

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXVI, n° 02
Montréal, 15 janvier 2019
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

LES VIEUX

Une conversation sur l'âge



[insp]

English feature inside

Ageing Japan: Robots' role
in future of elder care



Des manteaux qui font la fierté des camelots !

Au moment où les températures chutaient sous la barre du zéro, un don des plus attendus arrivait à L'itinéraire : 150 manteaux d'hiver neufs et bien chauds destinés aux camelots ont été livrés à la fin novembre 2018. Et à la plus grande fierté de ceux et celles qui les portent depuis, c'est le logo de L'itinéraire brodé sur le devant et le derrière des manteaux qui en font des pièces de vêtements vraiment distinctives. Les grands responsables de cette donation de manteaux sont Éric Lépine et Éric Lamontagne qui ont mené une campagne de levée de fonds acharnée afin de récolter les montants nécessaires pour faire l'acquisition de ces vêtements d'hiver.

les 2 eric et leurs amis

L'équipe tient donc à les remercier de même que Jean-Pierre Riopel de Sport Campus à Verdun qui a permis l'acquisition des manteaux au prix coûtant. Un grand merci également à Dan Thiffault de l'entreprise DTM Media, pour le travail de broderie de qualité !



Sérigraphie - Broderie - Infographie - Écusson - Gravure Laser

info@dtmmedia.ca www.dtmmedia.ca
tel: 514.575.5120

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Nom Réjean Poitras | Camelot n° 509 | Âge 71 ans
Point de vente Marché Jean-Talon



Réjean a 71 ans. Il a choisi d'être un retraité actif. En plus de lui donner une raison de se lever le matin, son job de camelot lui permet de voir du monde et d'arrondir sa pension.

Le jour de l'entrevue, Réjean n'avait pas la tête ni le cœur à notre rencontre. Compréhensible, il devait se trouver un nouveau chez-soi très rapidement avant l'arrivée de l'hiver. Après avoir vécu à la même adresse, dans le quartier Rosemont, pendant 18 ans, il s'est fait évincer par son propriétaire qui disait vouloir loger son fils.

Réjean a bien réussi à se trouver un petit appartement, mais celui-ci s'est avéré insalubre. De plus, les travaux promis et nécessaires n'ont pas été faits ou sinon, bâclés. Il a vécu une foule de problèmes depuis son aménagement en février dernier. Il a bien sûr fait appel à la Régie du logement, mais les délais déraisonnables pour se faire entendre (un an à 18 mois) l'ont amené à « casser » son bail.

Comble de malheur, il s'est fait arnaquer de 3000 \$ par un « ami » qui devait se servir de cette somme comme mise de fond pour l'achat d'un duplex et le prendre comme locataire. L'ami en question s'est poussé avec les économies de Réjean qui ne l'a jamais revu... Réjean sent sa situation critique et vit beaucoup d'anxiété. Avec raison.

Natif de l'Épiphanie de parents fermiers, Réjean est le cadet d'une famille de six enfants. Venu faire ses études universitaires en administration, il vit dans la métropole depuis maintenant 50 ans. Il a œuvré dans l'assurance puis au gouvernement, à la Société d'assurance automobile et à la Société des alcools, entre autres.

Récemment, il a travaillé comme préposé au service de garde de la Commission scolaire de Montréal auprès d'enfants autistes. Une expérience qu'il qualifie d'enrichissante.

Réjean est posté au marché Jean-Talon depuis quelques années. Même s'il apprécie toujours le contact avec ses clients, il trouve la vente de *L'itinéraire* plus ardue. Le marché est de moins en moins accessible en voiture et de plus en plus fréquenté par des touristes qui ne connaissent pas le magazine. Des visiteurs d'un jour qui ne s'intéressent ni à lui, ni au magazine.

Pénible, ce sentiment d'être invisible aux yeux des gens. Il réussit à se faire une carapace pour préserver son estime de soi. Et il continue parce qu'il a le sentiment de jouer un rôle dans la société et que demeurer actif le garde bien vivant malgré les aléas et l'infortune. Parce que *L'itinéraire* est une cause noble. ■

Par **Madeleine LaRoche** - Bénévole à la rédaction

Photos : Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

VENTES PUBLICITAIRES
514 597-0238 poste 234
publicite@itineraire.ca

Convention de la poste publication
N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne
pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : CAMILLE TESTE
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS
Responsable de la formation des participants : JASON PARÉ
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY
Photographe-participant : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste-participante : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, MADELEINE LAROCHE, HÉLÈNE MAI
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, SHANNON PÉCOURT, SYLVIE POIRIER
Illustration de la une : JIPI PERREAULT

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : SYLVANA LLANOS
Adjointe comptable - commis au dépôt : MARCELA CHAVES
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, ISABELLE LACHARITÉ
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet volet autochtone : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.l.
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs :
YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.
VINCENT LEMELIN - Société de transport de Montréal (STM)
ISABELLE RAYMOND - Camelot de L'itinéraire
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire
ROGER PERRAULT - Représentant des camelots

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : GISELE BÉLANGER
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec



SOMMAIRE

15 janvier 2019
Volume XXVI, n° 02

ÉDITORIAL	7
Faut bien que ça serve à quelque chose de vieillir ! Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT INTERNATIONAL	8
QUESTIONS D'ACTUALITÉ	10
Serge Petitclerc sur la hausse de l'aide sociale Par Laurent Soumis	
CHRONIQUE	11
L'amour sur un piédestal Par Maxime Plamondon	
MOT DU RAPSIM	12
Qui aura un chez soi ? Par Pierre Gaudreau - Directeur du RAPSIM	
TRADITION	22
Le culte des ancêtres au Vietnam Par Tuan Trieu-Hoang	
COMPTES À RENDRE	29
Ça coûte cher bien manger Par Ianik Marcil - Économiste indépendant	
LIVRES	37
Quand la clique nous manipule Par Luc Desjardins	
RECENSION	38
À la recherche de onze jours perdus Par Josée Cardinal	
DES GENS D'EXCEPTION	40
Le Père Pops, le pouvoir de la foi Par Mostapha Lotfi	
C'T'ENCORE DRÔLE	43
À quoi bon demander ? Par Simon Jacques	
DÉTENTE	44
À PROPOS	46
Jokes de Papa	

MOTS DE CAMELOTS



Linda Pelletier.....	9
Jean-Claude Nault.....	9
Benoît Chartier.....	9
Dans la tête des camelots	24
Yves Grégoire.....	30
Manon Fortier.....	30
Jacques Élyzé.....	30

DOSSIER

Une conversation sur l'âge

Nous avons discuté avec Michèle Sirois et François Grisé qui, à travers leurs engagements respectifs, l'une comme animatrice d'une émission destinée aux 50 ans et plus, l'autre comme auteur d'une pièce de théâtre portant sur la prise en charge du vieillissement, sont des ambassadeurs du sujet.



Par Camille Teste

INSP



Ageing Japan: Robots' role in future of elder care

In a nursing home in Tokyo, robots are taking over. Artificial intelligence lead exercise classes, guide residents through the therapy sessions and provide comfort and friendship.

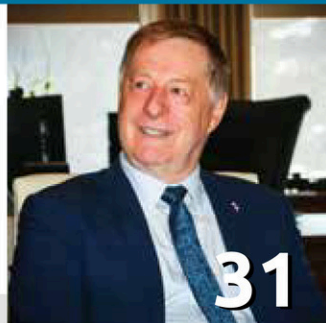
By Kim Kyung-Hoon and Malcolm Foster

POLITIQUE MUNICIPALE

Entrevue Marc Demers Oui, la pauvreté et l'itinérance existent à Laval

Laval et précarité : deux mots qu'on n'est pas porté à associer. La troisième ville du Québec jouit certes d'une relative prospérité. Les taux de chômage et d'aide sociale sont bien inférieurs à ceux de Montréal.

Par Jean-Claude Nault

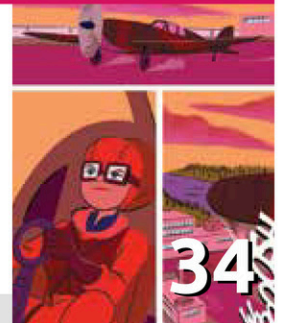


BANDE DESSINÉ

La Rose du ciel Une BD imprégnée de féminisme et de patriotisme

Afin de lancer un message d'espoir aux personnes qui souffrent, comme lui, de dépression et d'anxiété, le bédéiste Jipi Perreault a imaginé un monde où une super-héroïne angoissée combat une nazie dans le Québec des années 1950.

Par Geneviève Bertrand



Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Hier au Complexe Desjardins, j'ai eu le bonheur de parler avec l'un de vos camelots, M. Jacques Élyzé. Il nous a récité deux poèmes. J'ai bien aimé mon expérience, c'a été un beau petit moment de pause réflexion. Continuez votre bon travail à L'itinéraire. Ces femmes et ces hommes que vous aidez nous permettent de réfléchir. Permettons-nous de prendre quelques minutes poétiques et d'ouverture, c'est bon pour notre cœur. Vos camelots nous font réfléchir à ce qui est important dans notre société.

Suzanne Levesque, Montréal



On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.



Les camelots l'achètent
1,50 \$
3 \$
1,50 \$
paie l'impression + coûts de production



AIDEZ-NOUS



itineraire.ca

L'ITINÉRAIRE



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs : 514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 \$** chacune = _____ \$¹
Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____ - ____

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du **Groupe communautaire L'itinéraire**

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration ____ / ____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

MERCI
L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site www.itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



PAR JOSÉE PANET-RAYMOND
ÉDITRICE ADJOINTE ET RÉDACTRICE EN CHEF

Faut bien que ça serve à quelque chose de vieillir !

Avez-vous hâte de vieillir ? Moi non plus. Du moins, pas dans les conditions actuelles au Québec !

Comprenez-moi bien. Quand je parle de vieux, ce sont ceux qui ont au-delà des 70 ans. Et encore, parce que de nos jours, « 70 is the new 50 »...

Quand on regarde bien les choses, vieillir c'est un privilège. Un privilège d'avoir accumulé une vie remplie d'expériences, d'apprentissages, de relations, de rencontres enrichissantes, d'événements marquants, voire historiques. C'est d'avoir surmonté des épreuves et survécu à des drames, des peines et des malheurs. C'est d'avoir vu grandir des enfants et de les voir voler de leurs propres ailes. C'est d'avoir le bonheur de les voir devenir parents à leur tour.

Bon, je ne suis pas en train de vous écrire une carte *Hallmark*, là. Mais il n'en reste pas moins que vieillir a ses bons côtés.

Si jeunesse savait

En opposition aux jeunes, qui, bien qu'ils sont en plein dans la belle effervescence des amours passions, dans la découverte du monde et les défis professionnels, qu'ils ont le sentiment d'être éternels, ils vivent souvent l'envers de ces expériences. L'angoisse de la performance, l'anxiété de la perception des autres (surtout à l'ère des médias sociaux) sont, pour la plupart, des passages douloureux de la vingtaine, de la trentaine, voire de la quarantaine.

Rendus septuagénaires les vieux, en général, s'en foutent de ce que les autres pensent de leur apparence. Ils n'ont plus la pression du rendement au travail. Ils n'ont pas le stress de courir à droite et à gauche pour faire leurs preuves. L'expérience qu'ils ont accumulée leur fait sauver du temps, puisqu'ils connaissent le chemin. Ça vaut quand même quelque chose !

Et pourtant trop de personnes plus jeunes ne tiennent pas compte de cette expérience et de cette sagesse amassées au fil des ans. C'est comme si, parce qu'on a des rides, qu'on est voûté, qu'on a la démarche ralentie et la mémoire parfois défaillante, on n'est plus digne d'intérêt, voire de respect.

Je me souviens d'avoir eu une conversation très intéressante avec une dame d'environ 75 ans à un souper auquel assistaient des gens beaucoup moins âgés qu'elle. Alors que les plus jeunes s'adressaient à la vieille dame avec des propos convenus et superficiels, elle et moi avons jaser comme si nous étions deux amies, sans égard aux années qui nous séparaient. Plus tard, sa fille m'a répété à quel point elle avait été contente de notre conversation. Contentée que quelqu'un s'intéresse à elle et tienne compte de son intelligence. Eh bien ça devrait aller de soi !

Si on avait été en Afrique, en Asie ou dans un pays où l'on respecte et vénère les aînés, cette personne aurait occupé une place toute aussi importante à la table, sinon plus. Mais en Occident, malheureusement, ce n'est pas toujours le cas.

D'anciens jeunes

Bien sûr, il y a plein de gens qui ont du respect pour les personnes âgées et ne les traitent pas comme de vieux enfants. Mais il est quand même désolant de voir certaines personnes s'adresser aux vieux comme s'ils étaient légèrement débiles. Par exemple certaines préposées dans les maisons de retraite qui utilisent à peu près le même ton et langage qu'on utilise dans une garderie : « *Allez Madame Tremblay, venez-vous en avec nous, là, on va jouer une BELLE PARTIE DE BINGO !* » Que la vie me préserve de me rendre là !

Alors qu'est-ce qu'il faudrait pour bien vieillir ?

D'abord et avant tout : la santé ! Le mieux, c'est de demeurer actifs, de bien manger, de s'épanouir culturellement et sur le plan affectif, d'avoir des amis, des amours et je le répète : être en santé. Mais ça, on n'a pas toujours le contrôle sur la vie, n'est-ce pas ?

Et puis, aussi très important : se sentir utile, avoir une raison de se lever le matin.

Dans ce numéro, nous entretenons une conversation sur le vieillissement, l'une que nous souhaitons poursuivre. N'oubliez jamais : les vieux... ce sont d'anciens jeunes. On va tous passer par là.

Manifestation
contre la loi à
Copenhague



PHOTO : METTE KRAMER-KRISTENSEN

DANEMARK | Une loi anti sans-abri

Une loi qui interdit aux sans-abri de dormir dans la rue a été adoptée par le gouvernement danois en mars. Depuis, la police a le pouvoir d'infliger des « interdictions de zone » aux personnes surprises en train de dormir, invoquant le fait qu'elles ont établi « un camp ayant créé de l'insécurité ».

Deux vendeurs du journal de rue *Hus Forbi* ont eu le malheur d'expérimenter cette loi en octobre. Ils dormaient dans une rue piétonne du centre de Copenhague quand ils ont été dérangés par la police, qui leur a infligé une amende de 1000 couronnes danoises. Outre l'amende, les sans-abri subissant un tel traitement sont également soumis au bannissement temporaire de la ville, et ce pendant trois mois. « *Les personnes concernées peuvent se rendre dans une auberge ou un refuge, elles peuvent faire des courses, aller chez un médecin ou une infirmière, travailler ou suivre un traitement pour toxicomanie ou alcool, mais elles ne sont pas autorisées à rester dans la rue ou à se promener sans but précis dans la ville* », explique la juriste Maja Løvbjerg Hansen.

Cette loi a remporté l'adhésion d'une vaste majorité du parlement danois. Selon plusieurs d'entre eux, les personnes ciblées par cette loi sont les sans-abri originaires de pays étrangers, et non de la population danoise de rue.

Questionné sur la situation, le premier ministre danois, Lars Løkke Rasmussen a répondu : « *Lorsque nous avons adopté des règles interdisant la mendicité et la création de camps, c'était à l'été 2017. L'Europe faisait l'objet d'un afflux de personnes, pour la plupart d'origine rom, il fallait agir* ».

Toutefois, selon Mme Løvbjerg Hansen, les sans-abri de tous horizons sont durement frappés par l'interdiction de zone. « *Cette loi touche même plus durement la communauté danoise des sans-abri que les sans-abri sans affiliation à la ville* », déplore-t-elle.

Par Poul Struve Nielsen / Hus Forbi / INSP.ngo

TRADUCTION : CAMILLE TESTE



International
Network of
Street Papers

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo

Mille excuses !

J'aimerais offrir mes plus sincères excuses à tous mes clients, car vous devez vous armer de patience et de gentillesse envers moi quand je viens vous offrir mon *Itinéraire* deux ou trois fois en l'espace de cinq minutes. Même quand vous venez tout juste de m'acheter ma revue, si je vous revois ailleurs, je vais vous l'offrir encore.

Ce n'est pas du harcèlement, c'est que je prends 16 pilules pour ma santé mentale par jour et évidemment ça cause des effets secondaires. Je suis une très bonne vendeuse mais j'ai ce gros défaut de ne pas reconnaître les clients. Je ne me souviens pas si telle personne m'achète *L'itinéraire* ou non. Je reconnais les clients qui vont au marché Maisonneuve chaque jour, sauf que je ne me souviens pas s'ils achètent *L'itinéraire* ou pas.

C'est très embêtant pour moi, et parfois ça donne lieu à des situations cocasses. Une fois, une dame m'a demandé : « *Mademoiselle, avez-vous des problèmes de vision ?* » Alors je lui ai dit ce que je viens de vous écrire plus haut et la dame m'a répondu très gentiment qu'elle s'en souviendrait. Maintenant demandez-moi de vous dire qui est cette dame ? Je ne la reconnaîtrais pas. C'est affligeant.

Aussi, il y a un monsieur qui me donne toujours 10 \$ quand il m'achète mon *Itinéraire* et il me semble que je devrais le reconnaître ce monsieur-là qui est si généreux. Même pas.

Alors encore une fois, merci beaucoup chers clients de votre patience et de votre compréhension. J'adore travailler au marché Maisonneuve justement grâce à votre bonté.



LINDA PELLETIER
CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE



JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS

L'itinéraire et moi

Chaque année ma grand-mère m'emmenait voir le père Noël à la place Alexis Nihon pour que je demande ce que je voulais pour Noël. Au troisième étage il y avait un hélicoptère qui montait quand on mettait de l'argent.

Je me rappelle aussi du Miracle Mart de cette place qui est aujourd'hui un Canadian Tire. Je passais par là quand j'avais rendez-vous à l'Hôpital de Montréal pour enfants car j'avais des problèmes aux jambes. J'aimais bien l'escalier roulant à l'entrée. Aujourd'hui l'hôpital est démolé.

C'est une partie de mon enfance qui a disparu, comme l'ancien Forum qui est devenu un cinéma. J'allais y voir des matchs de hockey et des spectacles, par exemple, les Ice Capades.

J'ai déjà été, enfant, au Complexe Desjardins avec mon école pour voir une émission de variété qui s'appelait *Allô bobo*. Dans le complexe il y avait un petit train miniature de Via Rail qui faisait le tour dans les corridors en bas.

J'allais aussi au Stade olympique avec ma grand-mère voir le Salon national de l'habitation. J'y ai vu le cirque d'As-térix et Obélix.

Ma grand-mère m'a sorti souvent, elle m'a fait visiter beaucoup d'endroits.

L'été, j'allais à La Ronde. Je me souviens d'une roulotte où il y avait des marionnettes qui jouaient des instruments et qui chantaient. Je me rappelle d'un gros gorille qui jouait du piano.

J'ai aussi été voir Pierre Marcotte qui jouait dans *Les Tannants*, un talk-show.

Ces souvenirs resteront gravés dans ma mémoire.

Vieillir c'est vivre

J'aurai 59 ans au printemps prochain. Plus le temps passe, plus ça va vite et plus je me sens vieux. Je sens que mon corps est fatigué et c'est plus difficile de bouger. Je suis moins fort qu'avant.

Ce qui me fait peur, c'est d'être obligé de marcher avec une canne ou pire, d'être obligé de me déplacer en chaise roulante. Je me demande ce que je ferais de mes journées si je ne pouvais plus conduire ma camionnette.

Je vois encore très clair, mais je m'aperçois que ma vision diminue un peu et surtout que mes réflexes ne sont pas aussi aiguisés qu'avant, même quand je roule à vélo.

Par contre, dans ma jeunesse à l'école, j'avais de la misère à me concentrer et à retenir les leçons. Maintenant, on dirait que mon cerveau s'est développé et j'ai plus de mémoire. En écrivant des articles pour *L'itinéraire*, je dois trouver les sujets et les développer. Ça me force à observer ce qui se passe autour de moi pour pouvoir en parler.

Malgré tout ce qui m'est arrivé dans la vie, après avoir travaillé fort et au froid, j'aurais pensé que mon corps serait plus *magané* qu'il ne l'est. Je consomme régulièrement des produits de santé naturelle et je marche tous les jours. Sans ça, je suis convaincu que je serais plus vieux que mes 59 ans.

Un jour, je me reposerai pour l'éternité.



BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PLACE BERCY

4 questions à Serge Petitclerc

du Collectif pour un
Québec sans pauvreté

sur la hausse de l'aide sociale

Depuis le 1^{er} janvier 2019, les prestataires de l'aide sociale reçoivent des prestations bonifiées. Légèrement, pour la plupart; un peu plus, pour ceux qui présentent des contraintes sévères à l'emploi. « *C'est un pas important vers une société plus égale, plus juste et plus humaine* », a fait valoir le nouveau ministre responsable, Jean Boulet. « *Déjà prévues par les libéraux, ces quelques améliorations restent nettement insuffisantes* », soutient de son côté Serge Petitclerc, porte-parole du Collectif pour un Québec sans pauvreté. L'organisme, qui regroupe 35 organisations citoyennes, n'est pas convaincu que la lutte à la pauvreté soit une priorité du nouveau gouvernement caquiste.

❶ Quoique modeste et ciblée, l'augmentation des prestations n'est-elle pas un pas dans la bonne direction ?

Lorsqu'on discute de lutte à la pauvreté, c'est toujours le même problème. On y va de façon partielle en s'occupant d'une catégorie « x » de personnes. Notre Collectif privilégie plutôt une loi citoyenne pour éliminer la pauvreté. Le Québec doit agir sur tous les plans et ne doit pas y aller à la pièce. L'annonce du gouvernement reprend le plan d'action des libéraux lancé en décembre 2017. Il vise une seule catégorie



PHOTO : COURTOISIE

de personnes particulièrement pauvres : celles qui ont des contraintes sévères à l'emploi sur une longue période. Bien sûr, ces gens doivent être soutenus et méritent de meilleures conditions de vie. Là-dessus, tout le monde s'entend. Mais les autres ? C'est là que le bât blesse. Qu'arrive-t-il aux autres personnes assistées sociales, aux étudiants, aux personnes âgées et aux personnes au salaire minimum qui en arrachent ?

❷ Les assistés sociaux aptes au travail sont-ils laissés pour compte ?

Pour l'essentiel, le gouvernement suit le plan des libéraux et le rapport de son comité d'experts sur le revenu minimum garanti. Il a décidé d'effectuer un petit rattrapage pour les personnes assistées sociales jugées sans contrainte à l'emploi. Cela leur permettra d'atteindre un revenu équivalent à 55 % de la Mesure du panier de consommation (MPC), mais seulement en 2021. En 2018, on a donné 15 \$ de plus par mois. Cette année, comme pour les trois prochaines années, on ajoute 10 \$ de plus. Il y a deux semaines, on est donc passé de 648 \$ à près de 669 \$ par mois, si on se fie au calculateur du ministère des Finances. Avant, les personnes sans contrainte avaient le droit de gagner 200 \$ par mois sans voir leur prestation coupée. Mais ceux qui avaient des contraintes sévères ne pouvaient gagner que 100 \$.

Maintenant, elles auront droit de garder 200 \$. Elles pourront aussi recevoir un don de toute nature de 100 \$ par mois. Ceci dit, on reste encore dans la misère.

❸ Est-il exact que les nouveaux assistés sociaux n'auront pas droit à la même bonification ?

Selon la durée de la présence sur l'aide sociale, les gens auront une bonification différente. Ceux qui ont été sur l'aide sociale cinq ans et demi durant les six dernières années recevront un montant supplémentaire de 72 \$. Si la personne l'a été avec une contrainte sévère durant une moins longue période, elle ne recevra que 10 \$, en plus des indexations. À terme, le gouvernement avance que cela profitera à 84 000 personnes. Mais on reste dans la même logique d'employabilité. Si ça fait longtemps, tu auras plus. Mais si tu fais ta première demande d'aide sociale, on va t'envoyer dans un programme d'emploi sous la menace de pénalités financières. On a accentué cette logique-là. On presse toujours le citron.

❹ Croyez-vous que la lutte à la pauvreté préoccupe le nouveau gouvernement ?

On verra, pour reprendre les mots de M. Legault. (Rires) Honnêtement, on est content que le nouveau gouvernement ait adopté ce projet de règlement. C'était quelque chose prévu par l'ancien gouvernement, mais le nouveau aurait pu ne pas le faire. Ça, c'est une bonne nouvelle. Avant Noël, le ministre Boulet a annoncé que la lutte à la pauvreté serait quelque chose d'important pour lui et pour son gouvernement. On peut voir ça comme un geste positif. Mais on ne peut pas dire que la lutte à la pauvreté a été très discutée durant la campagne électorale. Ce n'est pas la Coalition Avenir Québec (CAQ) qui a amené ça sur le plancher. Dans l'opposition, la CAQ ne nous a pas impressionnés par son intérêt pour la pauvreté. Lorsque le gouvernement libéral a déposé son plan de lutte à la pauvreté, la CAQ a été le seul des trois partis d'opposition à ne pas avoir réagi. Il semble que ce soit quelque chose qui est en dehors de son radar. Maintenant qu'elle est au pouvoir, elle n'a pas le choix de s'en préoccuper. On va donc juger à long terme. En attendant, on donne la chance au coureur. ■



PAR MAXIME PLAMONDON
CAMELOT

L'amour sur un piédestal

Tu étais grand, les cheveux blancs, les yeux noirs. Tu avais ce calme parfois apaisant, parfois déconcertant. Chaque seconde passée avec toi était un paradoxe empreint de poésie. Pour moi, tu étais plus que parfait.

Tu n'avais absolument rien à voir avec ces icônes à la beauté criarde. Ta tendresse et ta douceur étaient plutôt comme une lettre intime adressée à mon être dans cette simplicité au cœur de ton élégance.

Charmé, je suis devenu ivre de chaque parcelle de ton être. Tu étais à la fois muse et mélodie parfaite.

Mes journées étaient teintées de la chaleur de nos fous rires passés. Je me suis vendu volontiers dans cette cage dorée où les clichés à l'eau de rose dansent et chantent pour embrouiller l'inévitable éphémère.

J'étais prêt à tout pour que tu me voies. Mais tu étais si loin, niché là-haut sur le piédestal où je t'ai déposé. Jamais je n'aurais souillé cet amour par un acte charnel et ainsi laisser la lourdeur du présent briser la danse volatile de mon amour imaginaire. Le temps n'avancait plus au rythme des jours; plutôt à celui des secondes qui nous séparaient. Avant même ton arrivée, je ressentais la colère de ton départ.

J'ai voulu me défaire de mes couleurs : ainsi assez gris et tout-petit, j'aurais pu me dissimuler dans ton ombre pour ne pas te quitter. Je ne dormais plus face à cette hantise de devoir te partager. Notre lien si unique deviendrait-il banal et impersonnel si ton amour devait s'égarer dans la masse ?

Je suis devenu paranoïaque à la pensée de ce jour où, dans tes yeux, je revivrais ce sentiment glacial de n'être qu'un étranger. Notre amour était devenu mon bien le plus précieux : j'étais prêt à tout pour le défendre. Je l'ai secrètement enfoui dans une forteresse de silence, sachant que chacun de mes mots était trop niais pour dessiner son œuvre.

Quand tu es parti, j'aurais voulu te dire au revoir mais jamais je n'ai eu le courage de laisser ce mot franchir le bout de mes lèvres sachant qu'à lui seul, il pourrait t'effacer, ne laissant que l'immense vide de ton absence où, frigidifié, je m'époumone à hurler ton nom comme un toxicomane, les veines assoiffées, chérissant cette douleur comme ma seule arme pour déjouer l'oubli qui, tel le plus déloyal des oiseaux-charognards, veut s'envoler avec le peu qu'il me reste de toi. ■



Qui aura un chez soi ?

PIERRE GAUDREAU - DIRECTEUR DU RAPSIM

Au 1^{er} avril prochain, le soutien qu'apporte le gouvernement fédéral à la lutte à l'itinérance depuis 2002 se déploiera dans le cadre d'un nouveau programme, nommé *Vers un chez soi*, qui vise à réduire l'itinérance chronique de moitié au cours des 10 prochaines années. Ottawa a annoncé pour ce programme des fonds qui seront doublés par rapport à ce qu'ils étaient sous les conservateurs.

Or, il reste à préciser quelles populations bénéficieront de cette aide et quelles actions seront soutenues. Les inquiétudes sont grandes. D'autant plus que ce même gouvernement a initié la tenue de dénombremments de l'itinérance, dont les résultats sont connus fin janvier pour Montréal, et que ces exercices mettent l'accent sur une partie seulement des populations en situation d'itinérance, celles que l'on voit dans la rue et dans les ressources.

Ce serait donc sur ces données que serait orientée l'aide fédérale ? Il ne le faut pas ! Car alors de nombreuses personnes en situation d'itinérance cachée mais bien réelle, perdraient les interventions qui permettent de les rejoindre.

La prévention est essentielle

Pour réduire l'itinérance, il est nécessaire d'offrir des réponses variées aux personnes selon leurs différentes situations, mais il est tout aussi essentiel de travailler pour prévenir que de nouvelles personnes ne se retrouvent à la rue et qu'au final ceux et celles qui s'en sortent ne soient remplacés.

Le ministre Jean-Yves Duclos reconnaît que pour arriver aux objectifs de réduction de l'itinérance, il faut agir en amont. C'est d'ailleurs ce que visent les nouvelles stratégies fédérales sur le logement et sur la pauvreté. La stratégie d'Ottawa en itinérance doit elle aussi permettre de soutenir la prévention.

Des actions nécessaires qui portent

Depuis 2002, le gouvernement fédéral a apporté une aide à des interventions diversifiées pour contrer l'itinérance. Un travail essentiel d'accompagnement, de suivi, de soutien, de référence, de défense des droits, a ainsi été appuyé dans une cinquantaine d'organismes à Montréal. De ce fait, des hommes et des femmes de tout âge ont pu être aidés dans leurs démarches en fonction de leurs besoins.

Ottawa a également apporté une aide complémentaire au programme québécois AccèsLogis qui permet le développement de logements sociaux. En itinérance, cela a permis l'ajout, en 17 ans, de plus de 1300 logements sociaux avec soutien communautaire, construits par des refuges pour hommes, des hébergements pour femmes, des Auberges du cœur pour jeunes en difficulté, des ressources pour toxicomanes et d'autres organismes. Alors que les coûts de réalisation de ce type de projets ne cessent d'augmenter, l'aide fédérale demeure encore essentielle pour la réalisation de nouveaux logements.

Les fonds fédéraux ont aussi apporté un appui indispensable à des organismes pour leur permettre d'améliorer leurs installations, que l'on pense à L'itinéraire il y a 12 ans ou plus récemment à CACTUS, Dîners St-Louis, Le Sac à dos et The Open Door. D'autres besoins pressants de relocalisation existent, tels ceux de la Clinique Droits Devant et de la Maison Benoit Labre dans le sud-ouest, pour qui *Vers un chez soi* doit aussi trouver son sens.

Des fonds accrus rapidement !

Depuis 2016, le gouvernement Trudeau a rétabli une approche globale dans les fonds additionnels qu'il a attribués à la lutte à l'itinérance. Il doit poursuivre dans cette voie avec les fonds accrus qu'il a annoncé pour les 10 prochaines années dans *Vers un chez soi*.

De concert avec le Réseau SOLIDARITÉ Itinérance du Québec, le RAPSIM demande que les crédits de ce programme soient augmentés à 50 M \$ par année au Québec, tant pour accroître l'action dans les 12 villes où se déploient actuellement les fonds fédéraux, que pour la développer dans d'autres villes où les besoins sont clairs, telles Val-d'Or.

Une entente Canada-Québec est actuellement en négociation pour baliser l'affectation des fonds de *Vers un chez soi* au Québec. Il est urgent que celle-ci soit signée et permette des investissements dans la diversité des actions nécessaires pour contrer l'itinérance, parce qu'il faut *Éviter la rue et en sortir*, comme se nomme la Politique nationale de lutte à l'itinérance et *Parce que la rue a différents visages*, comme s'intitule le Plan d'action montréalais en itinérance. ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

LES VIEUX

PAR
CAMILLE
TESTE

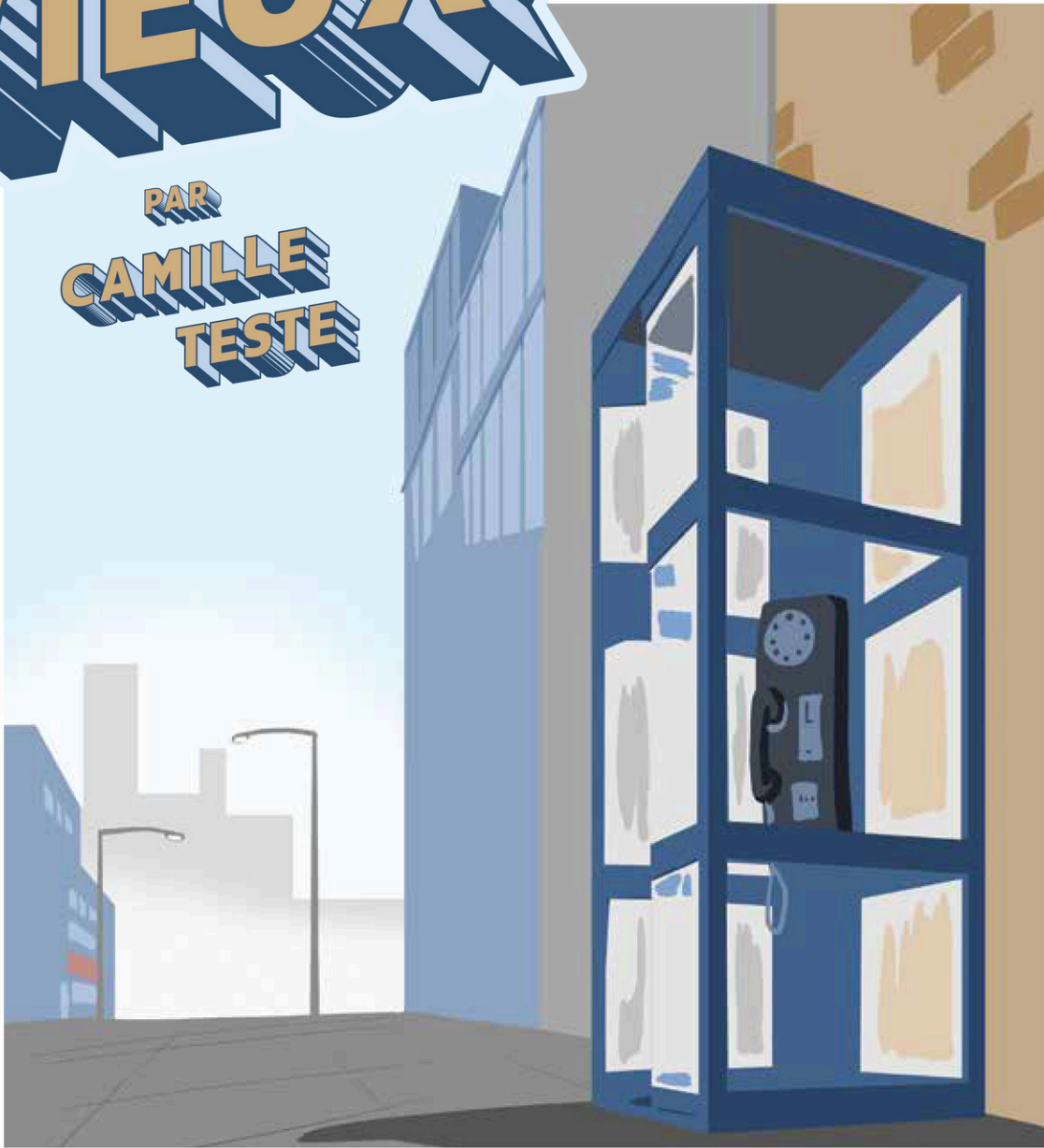


ILLUSTRATION : JIPI PERREAULT

Parlons du vieillissement

Dans le monde, entre 2000 et 2050, la proportion des plus de 60 ans va passer de 11 % à 22 %. En 2050, cette tranche de la population représentera plus de deux milliards de personnes.

Mais vieillir longtemps ne veut pas forcément dire bien vieillir et aujourd'hui, force est de constater que nos vieux ne coulent pas tous des jours heureux.

Alors, sommes-nous prêts à avoir une conversation collective sur le vieillissement ? D'ailleurs, comment est-il perçu, et vécu, ce vieillissement ?

Pour le savoir, nous avons discuté avec Michèle Sirois et François Grisé qui, à travers leurs engagements respectifs, l'une comme animatrice d'une émission destinée aux 50 ans et plus, l'autre comme auteur d'une pièce de théâtre portant sur la prise en charge du vieillissement, sont des ambassadeurs du sujet.



PHOTO : MAXIME CÔTÉ

Michèle Sirois

Une conversation sur l'âge

« *Tout le monde veut vivre longtemps,
mais personne ne veut vieillir.* »

PAR CAMILLE TESTE

Infirmière, clown thérapeutique mais aussi comédienne, et animatrice, Michèle Sirois, 60 ans, est une femme engagée. Auteure de l'ouvrage *Vieillir en santé, c'est possible !**, elle est aussi le visage d'*Ère Libre*, depuis 2017. Diffusée sur MATv, l'émission s'adresse aux plus de 50 ans. Une exception dans le paysage audiovisuel québécois.

Comment est née *Ère Libre*, l'émission que vous animez ?

Je me suis toujours intéressée au vieillissement. J'ai été infirmière et, en parallèle de mes études au Conservatoire d'art dramatique, j'ai travaillé comme préposée auprès des personnes âgées. Plus tard, j'ai fait une formation de clown thérapeutique, travaillant notamment auprès d'un public d'âinés. J'ai aussi écrit un livre sur le sujet. C'est donc un thème que je n'ai jamais perdu de vue.

* Un ouvrage réalisé avec Sylvie Belleville, Publications du Québec, 2017

« Je crois qu'il y a trois mots qui favorisent le bien vieillir : il faut s'avoir s'adapter avec humour et tendresse. »

Il y a quelques années, j'ai également collaboré avec le médecin gériatre David Lussier afin d'imaginer une émission sur la santé des personnes âgées. Nous avons tenté de la proposer à plusieurs producteurs importants du Québec, mais on nous répondait invariablement qu'un show qui parle des vieux, ça ne marcherait pas.

Pourtant, nous étions convaincus qu'il y avait de la place pour un tel programme.

En parallèle, la FADOQ - Région île de Montréal a proposé une idée similaire à MATv, une chaîne qui accueille des projets citoyens.

Comme j'avais déjà eu l'occasion de faire des chroniques sur la santé des aînés dans une autre émission de MATv, j'ai été appelée pour auditionner en tant qu'animatrice.

C'est ainsi que le programme est né, en 2017. Aujourd'hui, c'est la seule émission du Québec qui s'adresse à un public d'aînés.

D'après vous, cette émission répondait-elle à un besoin ?

Il faut croire, car il s'agit du programme de MATv qui a la meilleure cote d'écoute !

Ça a vraiment été une surprise pour nous. Mais en même temps, c'est logique. Les aînés sont nombreux à déplorer de ne pas se sentir représentés à la télévision.

Quel est le format de l'émission ?

D'abord, nous avons une chronique qui porte sur les services ou programmes (sportifs, culturels, etc.) destinés aux aînés.

Ensuite, nous avons toujours une table ronde, précédée d'un *vox pop* réalisé dans la rue. Ce segment rassemble des experts et des personnes concernées par le sujet. La discussion peut porter sur des questions très variées : l'aide médicale à mourir, le démon du midi, la réalité des proches aidants, le divorce après 60 ans, les femmes âgées dans les médias, la sexualité des aînés, etc.

Nous poursuivons avec une entrevue en tête-à-tête avec un aîné inspirant. Cet invité peut être connu ou inconnu, mais nous essayons de donner de la visibilité à des personnes « vraiment » âgées, et pas seulement à des gens de 50 ou 60 ans. Aujourd'hui, après 50 ans, c'est une nouvelle vie qui commence : il y a beaucoup de situations diverses.

En fin d'émission, nous proposons également une section santé, sous l'angle de l'*empowerment*, en essayant d'éviter tout misérabilisme. Bien sûr, l'idée n'est pas de mettre des lunettes roses, mais plutôt de dire : « *OK, on est plusieurs à avoir des problèmes liés à notre âge, qu'est-ce qu'on peut faire concrètement ?* »

D'une manière générale, je crois qu'il y a trois mots qui favorisent le bien vieillir : il faut s'avoir s'adapter avec *humour* et *tendresse*. C'est cette bienveillance et cette légèreté que nous essayons de promouvoir dans l'émission.

Vous êtes aussi comédienne, l'âge a-t-il eu un impact sur votre carrière ?

Oui, bien sûr. À partir de 40 ans, on a moins de rôles. Mais je crois que les choses changent : on commence à voir des rôles de femmes plus âgées.

Du côté des animatrices, on voit également les choses évoluer. Il y a 25 ans, Michèle Viroly, qui était lectrice de nouvelles, a été tassée à cause de son âge. Aujourd'hui, je ne pense pas qu'on oserait faire la même chose avec Anne-Marie Dussault, Céline Galipeau ou Sophie Thibault.

Néanmoins, ces métiers restent difficiles, en particulier pour les femmes, car ce sont des métiers d'image. Quand tu vieillis, tu renvoies une image qui évoque la mort, et ça ne marche pas trop à l'écran.

Justement, est-ce que c'est facile de se voir changer ?

Certains trouvent cela très difficile. Moi j'aime trop ça me voir à l'écran (rires). J'adore faire mon travail, j'aime animer, écrire, faire l'actrice, donner des conférences.

Alors, bien sûr, j'ai pris du poids, mais je pense que c'est un bel apprentissage d'arriver à s'aimer comme ça.

Après, si j'étais vraiment à l'aise à 100 %, je garderais mes cheveux blancs. Mais je ne suis pas encore prête. Même si pour mon émission, je pense qu'on pourrait difficilement me le reprocher.

Âgisme

L'âgisme, qui correspond aux stéréotypes et faits de discrimination à l'égard des personnes âgées, serait la forme de préjugé social la plus tolérée au Canada.

Au pays, 79 % des personnes interrogées considèrent que les personnes âgées sont moins importantes que les autres générations.

Source Rapport de Revera et Fédération internationale sur le vieillissement (FIV), 2012.

Dans votre émission justement, vous abordez la question de l'âgisme, c'est-à-dire l'ensemble des préjugés et discriminations qui touchent les personnes âgées. Diriez-vous qu'il y a de l'âgisme dans les médias ?

Oui, notamment quand les médias présentent le vieillissement uniquement sous l'angle de la souffrance, de la misère, des mauvaises nouvelles. Par exemple, on va parler des CHSLD ou d'une personne âgée qui a provoqué un accident de voiture.

On voit aussi l'extrême inverse, notamment en publicité, où les personnes âgées représentées ressemblent à des mannequins sans aucune douleur. Ce n'est pas vrai qu'on vieillit comme ça. Avec *Ère Libre*, on essaye de montrer une image plus subtile de ce que sont les personnes âgées.

Que pensez-vous de l'argument qui consiste à dire que les personnes âgées ne devraient plus voter ?

C'est l'idée la plus âgiste au monde ! C'est une façon commode de dire : « *Si tu ne penses pas comme moi, je te tasse* ».

Peut-être qu'une partie des personnes âgées sont plus conservatrices, mais il faut l'accepter : elles font encore partie de la société ! On reproche souvent aux personnes âgées d'être un peu fermées, mais ce n'est pas très inclusif de vouloir empêcher les gens de voter quand ils n'ont pas les mêmes idées.

Cette désresponsabilisation des aînés peut prendre d'autres formes. Par exemple, beaucoup se plaignent d'être infantilisés.

Oui, ça arrive souvent. Je dirais qu'il y a deux sortes d'infantilisation. D'abord, il y a une infantilisation qui survient comme un réflexe inconscient, lorsqu'on a face à soi une personne qui nous semble fragile et vulnérable. Or, si vous n'en ressentez pas le besoin, c'est désagréable que quelqu'un vous dise [sur un ton niais] : « *Avez-vous besoin d'aide, êtes-vous bien installé, vous voulez un petit café, ne bougez pas je vais y aller* ».

D'autre part, il y a aussi une infantilisation qui consiste à prendre l'autre de haut, à lui dire quoi faire et comment faire. On ressent cela parfois dans les services de santé.

On voit aussi ce comportement dans certains milieux professionnels, où les plus jeunes peuvent parfois lever les yeux au ciel face à certaines inaptitudes de leurs aînés. C'est peut-être une façon de dire à l'autre : « *Je suis meilleur que toi* ».

Dans le même ordre d'idées, beaucoup dénoncent le préjugé qui consiste à croire qu'un aîné a forcément des difficultés cognitives. Qu'en pensez-vous ?

C'est vrai que pour la plupart des gens, vieillir veut dire être moins intelligent, moins alerte, moins au courant des choses.

C'est un préjugé encore plus réel aujourd'hui dans la mesure où le monde et la technologie ont évolué très rapidement, créant souvent une distance importante entre les générations connectées et les autres.

Alors, c'est vrai qu'il y a un âge où l'on voit moins bien, où l'on entend moins bien, où l'on est parfois moins concentré, où l'on peut avoir besoin de pauses pour mieux assimiler l'information.

Mais si on n'a pas de maladie cognitive, l'intelligence demeure. Elle s'accompagne simplement d'une lenteur. Et encore, pas pour tout le monde.

Or, on manque clairement de tolérance vis-à-vis de cette lenteur-là : elle nous fait peur. Pourtant on se dirige tous vers elle. En fait, j'ai parfois l'impression que tout le monde veut vivre longtemps mais que personne ne veut vieillir !

D'ailleurs, je remarque que cette vision âgiste touche les vieux eux-mêmes. On va souvent voir des gens de 60 ans sévères avec des gens de 70 ans, et ainsi de suite. Ça m'arrive à moi aussi, et pourtant, c'est mon domaine ! (Rires)

Alors selon vous, à quel âge sommes-nous vieux ?

Si vous demandez à des jeunes, ils vous répondront sans doute qu'on est vieux à 50 ou 60 ans. Mais quand vous demandez à des gens de 50 ans et plus, ils vous répondent qu'on a l'âge de son cœur : plus on avance, plus le chiffre est accessoire.

Du reste, c'est sûr qu'il y a des facteurs qui poussent à se sentir vieux, tels que la perte d'un conjoint ou d'amis, les douleurs chroniques, etc.

En fait, je crois que la vieillesse arrive au moment où l'on a l'impression de ne plus avoir de pouvoir sur sa vie, de ne plus être capable de se réaliser ou de ne plus avoir d'espace pour transmettre ce que l'on sait.

Quel conseil donneriez-vous à ceux qui veulent favoriser l'inclusion des personnes âgées ?

En tant que jeunes, quand vous regardez une personne âgée, rappelez-vous qu'elle a été jeune elle aussi, qu'elle a été passionnée, qu'elle a fait l'amour cul par-dessus tête dans les escaliers car elle n'avait pas le temps de se rendre en haut.

Aujourd'hui, elle a juste plus d'expérience, et cette expérience s'accompagne parfois d'une certaine lenteur.

Sexualité

- Dans la **cinquantaine**, **4 couples sur 5** ont des relations sexuelles. Dans la **soixantaine**, c'est **2 couples sur 3**. À partir de **70 ans**, c'est **1 couple sur 2**.
- **Au Québec**, on estime que 3 % à 4 % des personnes **victimes d'agression sexuelle** sont des **aînés**.
- **Au Québec**, les **cas d'ITSS** (infections transmissibles sexuellement et par le sang) **sont en hausse** chez les **aînés**. Entre 2002 et 2011, les cas de chlamydia chez les personnes de 60 ans et plus ont triplé.

Sources *Vous croyez tout savoir sur le sexe* (J. Bertrand, M. Dorais, éditions libre expression) ; *The American Journal of Emergency Medicine* ; Agence de la santé publique du Québec ; *Canadian Journal of Aging*.



PHOTO : JONATHAN MALENFANT

François Grisé

Monter sur scène pour raconter la réalité de nos aînés

PAR CAMILLE TESTE

En 2014, François Grisé, comédien et artiste multidisciplinaire, s'est lancé un défi : raconter au public la réalité du vieillissement. Pour ce faire, il est parti passer deux mois dans une résidence pour personnes âgées, à Val-d'Or. Presque cinq ans plus tard, il finalise une pièce de théâtre intitulée *Tout inclus**, qui sera présentée à partir de l'automne 2019. Rencontre avec un artiste qui, à 47 ans, veut lever un tabou contemporain.

En deux mots, que raconte la pièce que vous écrivez ?

C'est l'histoire d'un homme dans la mi-quarantaine qui prend conscience qu'ultimement, il va mourir. Cela le pousse à recréer des liens avec ses parents avant qu'eux-mêmes ne s'en aillent.

Or, ses parents vivent dans une résidence de personnes âgées. C'est lui qui les a placés dans cette résidence, mais il réalise qu'il n'a pas vraiment compris tout ce que cela impliquait. Alors, pour tenter de mieux comprendre cette réalité, il va aller vivre dans un établissement similaire durant deux mois.

Tout inclus

est une production de *Porte Parole et Un et un font mille*.

Texte et idée

François Grisé

Mise en scène

Alexandre Fecteau

Dramaturgie

Annabel Soutar



Logement

- En **2010, 96,6 % des Québécois de 65 ans et plus** vivaient **chez eux** ou en **résidences pour aînés**. 3,4 % d'entre eux étaient hébergés dans un établissement de type CHSLD.
- Avec un taux d'attraction de **18,4 %**, les **Québécois** sont plus attirés par les **résidences pour aînés** que le reste des Canadiens (9,1 %).
- Au **Québec**, le **prix moyen d'une chambre individuelle** incluant un repas est de **1527 \$ par mois**, un montant bien inférieur au reste du Canada. En **Ontario**, le prix moyen est de **2978 \$**.
- Au **Québec, 17 % de la population** des 15 ans et plus se déclarent **proches aidants d'aînés**. Cela signifie qu'au cours des 12 mois précédents l'étude, ils ont apporté des soins à domicile à une personne aînée, sans rémunération. (Chiffres de 2012). Dans **87 % des cas**, le proche aidant **ne cohabite pas** avec l'aîné.

Sources Vérificateur général du Québec ; SCHL (2016) ; L'Appui.

Raconter la réalité du vieillissement sur scène, c'est un défi !

Oui, c'est complexe. C'est pour cela que la pièce va durer plus de trois heures et évoluera sans doute au cours du temps.

Sur scène deux acteurs, Marie-Ginette Guay et Luc Proulx, vont jouer à la fois le rôle des parents et celui d'autres personnes âgées.

De mon côté, je vais jouer le rôle du fils. Il s'agit d'une œuvre un peu autobiographique puisque dans la réalité, mes propres parents vivent dans ce type d'établissement, ce qui suscite chez moi de nombreuses interrogations.

Pour écrire cette pièce de théâtre, vous avez réellement expérimenté ce que vit le personnage.

Oui, en 2014, j'ai décidé d'aller passer un mois, puis un autre mois, à la résidence des Jardins du Patrimoine de Val-d'Or. Cette résidence n'était pas mon premier choix, puisqu'à l'origine je voulais me rendre dans celle de mes parents. Malheureusement, la direction de cet établissement ne m'a pas donné son accord.

Finalement c'était plutôt une bonne chose, car mon expérience n'aurait pas été la même en leur présence. Elle aurait sans doute été plus intime, plus personnelle, mais aussi moins proche de la réalité des personnes concernées.

De fait, à Val-d'Or, j'ai intégré un monde complètement nouveau, habité par des inconnus. Donc, j'ai vécu une expérience assez similaire à ce que vit une personne âgée lorsqu'elle se retrouve parachutée dans un tel univers.

Vous insistez beaucoup sur la dimension documentaire de votre travail.

Effectivement, *Tout inclus* est une pièce de théâtre documentaire. Cela veut dire que, contrairement à une pièce de fiction, elle trouve sa source dans des faits réels, dans une enquête.

Cette démarche nécessite une distance. C'est pour cela que j'avais besoin d'une sorte de recul vis-à-vis des personnes rencontrées.

Peut-on dire que le théâtre documentaire se rapproche du travail journalistique ?

Il y a une volonté évidente de parler du réel, de fournir un travail quasi-journalistique. Par exemple, j'ai réalisé de nombreuses entrevues avec les résidents des Jardins du Patrimoine. J'ai aussi rencontré des spécialistes du vieillissement de toutes sortes - des gériatres, des psychiatres, des philosophes - afin d'avoir une image qui correspond le plus possible à la réalité.



De même, lorsque je travaille sur la partie de la pièce qui touche à mon expérience personnelle, Annabel Soutar, qui est chargée de la dramaturgie, s'assure que j'ai vraiment vécu ce qui est relaté dans tel ou tel passage.

Pour autant, il y a aussi une part de subjectivité et de création. Il nous arrive d'inventer quelques éléments, quand cela permet d'apporter de la cohérence à la pièce et de faire des liens entre les scènes.

Et puis, comme au cinéma, on fait du montage. Par exemple, j'avais 850 pages de verbatim, récoltées à travers les entrevues audio et vidéo que j'ai faites. Pour les transformer en pièce de théâtre, j'ai dû réduire pour n'en garder que l'essence.

Concrètement, comment s'est déroulée votre expérience à Val-d'Or ?

La première fois que je suis allé passer un mois dans cette maison, c'était en juillet 2014. J'avais 43 ans.

On m'avait alloué une chambre au sous-sol, et je vivais la même vie que les autres résidents. Je dormais là-bas, je mangeais là-bas, je participais à certaines activités, je jouais aux cartes avec eux.

Les dix premiers jours se sont faits de manière relativement informelle. Je ne cachais pas les raisons de ma présence : j'étais là pour mieux comprendre leur réalité. Mais je ne parlais pas encore de la pièce en tant que telle dans la mesure où je ne savais pas encore ce que j'allais faire de cette expérience.

Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à réaliser des entrevues audio et vidéo avec les résidents. Je posais six ou sept questions pour chaque entrevue. En tout, j'ai rencontré une trentaine de personnes.

Vous dites que c'est cette enquête qui vous a permis de tromper l'ennui.

Oui, l'une de mes découvertes, c'est que dans une maison de personnes âgées, il n'y a presque rien à faire.

C'est vendu comme un avantage : on dit aux gens qu'enfin, ils n'auront plus à se faire à manger ou à faire le ménage. Mais, dans la réalité, c'est très difficile à vivre au quotidien.

Alors comment les gens occupent-ils leurs journées ?

La télévision est une activité centrale. Il y a aussi des activités ponctuelles comme du bingo.

Centenaires

- Aujourd'hui, le **Québec** compte environ **1600 centenaires**, dont plus de **90 % de femmes**. Le nombre de centenaires devraient atteindre **un pic vers 2060**.
- Si le progrès dans la prise en charge de la mortalité se poursuit, près de **20 % des Québécois** nés en 2016 **pourraient être centenaires**.
- Aujourd'hui, **1 centenaire sur 2 est en bonne santé** physique et mentale. Reste à savoir si longévité et bonheur vont de pair.

Sources Institut de la statistique du Québec, 2017 ; Institut Douglas.

Néanmoins, j'ai été surpris de voir que les gens ne socialisent pas tant que cela. Un peu pendant les repas, bien sûr, mais en dehors, ils passent beaucoup de temps dans leurs appartements respectifs.

Ensuite, les résidents ont des façons de passer le temps qui dépendent de leur niveau d'autonomie. Certains sont malades, donc moins mobiles, quand d'autres prennent encore leur voiture pour aller faire des courses.

Mais d'une manière générale, j'ai observé que les résidents ne savent pas trop quoi faire avec le temps dont ils disposent.

Est-ce que ce désœuvrement est quelque chose que les résidents parvenaient à verbaliser, lorsque vous étiez à Val-d'Or ?

Oui, certains m'ont avoué être conscients de vivre dans un nouvel espace-temps. Plusieurs fois, on m'a dit des choses comme : « *J'ai tellement peu à vivre* ».

C'est ce phénomène qui m'a conduit à appeler la pièce *Tout inclus*. Je voulais montrer qu'il y a un mensonge derrière ce concept de résidences où l'on est libéré de toute obligation ménagère. On vend cela comme quelque chose de merveilleux, mais en fait la plupart des résidents le vivent très durement.

Comment ces personnes percevaient-ils votre présence ?

Au départ, ils ne comprenaient pas trop ce que je faisais là, à mon âge ! Certains ont même cru que j'étais un inspecteur du gouvernement car je prenais des notes (rires).

Mais une fois qu'ils ont mieux compris, ils ont été très ouverts et beaucoup ont eu envie de me raconter leur histoire.

Justement, parlez-nous des personnes qui vous ont le plus marqué.

J'ai fait plusieurs belles rencontres. Par exemple, il y avait Darquise, une femme qui, après y avoir vécu pendant 50 ans, a quitté la maison que son mari avait construite « *du solage aux poignées de portes* ». C'était une femme forte et passionnée, qui enseignait encore l'artisanat, et qui fut l'une des premières à venir me voir pour me raconter sa vie.

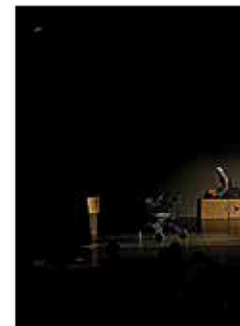
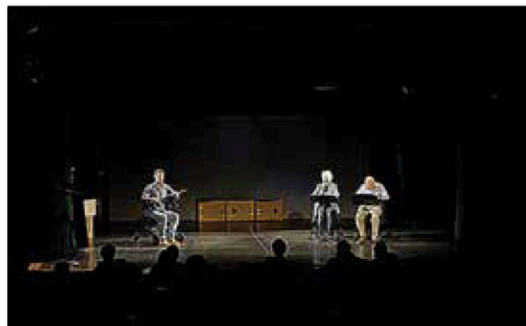
Il y avait aussi Gisèle qui, à 87 ans, était un incroyable exemple de résilience. Active, enseignant l'aquaforme, elle s'arrangeait malgré la peine d'avoir perdu son mari et malgré la solitude.

Parmi les gens qui m'ont beaucoup touché, il y avait aussi M. Caron. Quand je l'ai rencontré, il avait 92 ans. Il avait vécu le débarquement en Normandie et avait clairement un message à me faire passer. Sa phrase, que je répète souvent depuis, c'était : « *Il faut faire face à la musique* ». Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il ne faut pas se mentir, il faut faire face aux choses avec lucidité. Lui avait conscience que perdre sa femme après 62 ans de vie commune n'avait rien d'agréable, mais en même temps il ne cessait de ce rappeler qu'il était privilégié d'être toujours en vie et de pouvoir habiter dans un établissement aussi confortable.

Diriez-vous que les personnes vivant dans ces résidences sont heureuses ?

Difficile à dire. Je dirais qu'elles s'arrangent comme elles peuvent. À ce titre, je me souviens d'une autre résidente, Mme Neault, qui m'a raconté qu'à son arrivée, elle allait pleurer discrètement dans la chapelle pour éviter que son mari ne la voie. Un jour, elle m'a expliqué : « *Ce n'est pas un choix de vivre ici, c'est une décision. Je n'ai pas pu choisir entre deux choses, j'ai dû le faire, mais j'ai décidé d'être heureuse avec cette vie-là.* »

Ce genre de propos m'a conduit à me demander si moi aussi j'allais devoir m'arranger avec cette vie-là, ou si je pouvais trouver d'autres solutions.



D'après-vous, pourquoi cette dame n'a pas eu d'autres choix ?

Je crois qu'il y a plusieurs raisons. D'abord, Val-d'Or, ce n'est pas Montréal, il y a peut-être moins de solutions d'hébergement et de prises en charge des personnes âgées.

Ensuite, il me semble que c'est une question d'époque. Dans 30 ou 40 ans, il y a fort à parier qu'on aura inventé de nouvelles solutions pour les personnes âgées, comme des services à domicile, de la nourriture livrée, etc.

De toute façon, on ne va pas avoir le choix : en un siècle, l'espérance de vie à presque doublé. C'est la première fois de toute l'histoire de l'humanité qu'il y a autant de personnes âgées si vieilles dans nos sociétés. C'est une situation inédite qui nous oblige à avoir une conversation collective sur le vieillissement et à chercher des solutions.

Selon vous, qu'est-ce qui est prioritaire dans la manière dont nous traitons nos aînés ?

Ma plus grande découverte de toute cette recherche, c'est que tout ce qui change vraiment la réalité des humains qui vivent une vieillesse qui se prolonge, c'est la présence et l'échange.

L'argent a un impact évidemment, mais ce qui fait vraiment la différence, c'est l'existence de liens amicaux, familiaux ou, plus généralement, humains.

Or, conserver ce lien-là n'a rien d'évident dans une société aux valeurs individualistes, où chacun est poussé à s'arranger tout seul et à chercher des services ailleurs que dans le cocon familial ou amical.

Et puis, j'ai l'impression qu'en ce moment, la valeur de quelqu'un a tendance à se calculer à sa capacité à être opérationnel. Si tu contribues activement à la société, on te considère. Sinon, pourquoi ferait-on attention à toi ?

Résultat, on a des aînés qui se sentent exclus et dont on ne valorise plus beaucoup l'expérience de vie. C'est dommage, car après tout, la gravité leur est passée sur le corps beaucoup plus longtemps que nous autres. On peut sans doute apprendre de cela !



Diriez-vous que cet isolement des aînés est un phénomène nord-américain ?

En tout cas c'est un phénomène principalement blanc. J'ai rencontré un gériatre qui m'a dit : « *Je parie que dans toutes les maisons pour personnes âgées que tu as visitées, il n'y avait pas de personnes issues des communautés culturelles !* »

Et il avait raison : contrairement à plusieurs communautés culturelles pour lesquelles la prise en charge des parents va de soi, la culture majoritaire ici ne conçoit plus les choses ainsi. Observer cette différence de fond doit nous pousser à remettre notre réalité et nos valeurs en perspective.

Si vous aviez pu, auriez-vous gardé vos parents chez vous ?

C'est une réflexion que j'ai eue avec eux. Je leur ai demandé : « *Si je pouvais vous accueillir, resteriez-vous avec moi ?* » Ce à quoi ils m'ont répondu : « *Es-tu fucking malade ?* » (Rires).

C'est ça le genre de société qu'on a créée : une société où, si les parents ont besoin de soins, ils n'iront sans doute pas les chercher auprès de leurs enfants car ils ne veulent pas être un poids pour eux.

Comment avez-vous réagi à cela ?

Je dois dire que ça m'a soulagé, car c'est vrai que les vieux, c'est du trouble. Mais ça m'a aussi surpris, je me serais attendu à ce qu'ils envisagent cela comme une possibilité.

D'une manière générale, quel impact a eu ce travail de recherche sur vous ?

J'ai écrit cette pièce pour faire réfléchir les gens, pour faire comprendre au public que nous allons tous devenir vieux, et qu'il faut faire face à la musique !

D'une façon plus personnelle, je sais maintenant que, quand mes parents vont mourir, je ne serai pas à côté de la tombe à me dire : « *Oh mon dieu, j'aurais dû faire quelque chose pour eux, je ne les connais pas, je ne leur ai jamais dit que les aimeis* ».

Ça ne veut pas dire que je juge ceux qui ne le font pas, tous les parents ne sont pas faciles. Mais pour moi c'était une façon de m'engager auprès d'eux, de faire ma part.

En fait, c'est ça le message que je veux voir ressortir de la pièce : la seule chose qui change vraiment quelque chose au vieillissement, c'est l'amour. Or, cet amour-là ne s'invente pas et ne s'achète pas. Et ça, c'est révolutionnaire.

Le secret du bonheur

Une étude réalisée sur 75 ans par l'université Harvard – la plus longue étude jamais réalisée sur la question – a démontré que :

- Les **relations familiales, amicales** et au **sein de sa communauté** sont excellentes pour le bien-être moral mais aussi pour une **bonne santé physique**.
- Les **personnes isolées** sont moins heureuses, leur état de santé physique et leurs capacités cognitives déclinent plus vite. Elles **meurent plus jeunes**.
- La **qualité des relations** prévaut sur la quantité. Ainsi, la santé des participants à l'étude qui ont vécu une **situation de conflit prolongé** est moins bonne que ceux qui ont réussi à se soustraire à ce conflit, en communiquant leur colère, ou... en divorçant !
- Une **relation sécurisante**, où l'on fait confiance à l'autre, favoriserait aussi la **bonne santé physique et cognitive** !

Sources "What makes a good life?" Ted Talk, Robert Waldinger, 4^e directeur de cette étude, 2015.



PAR TUAN TRIEU-HOANG
CAMELOT MÉTRO HENRI-BOURASSA

Le culte des ancêtres au Vietnam

Au Vietnam, le culte des ancêtres est une coutume populaire ; ce n'est pas une religion. Il fait partie des traditions de mon pays, comme le *Têt*, le Nouvel An vietnamien, dont j'aurai l'occasion de vous parler une autre fois.

L'objectif du culte des ancêtres est de commémorer les défunts. On le retrouve également en Chine, au Japon et en Corée. Les Vietnamiens ont une devise : « *Lorsque vous mangez un fruit, pensez à celui qui a planté l'arbre* ».

Il y a deux religions principales au Vietnam, la religion catholique et le bouddhisme. C'est plutôt dans les familles de croyance bouddhiste que ce culte se retrouve. Les bouddhistes croient en la réincarnation, ainsi le culte est très relié à cette philosophie.

Les Vietnamiens croient aux morts

Alors que les Occidentaux parlent de la mort, les Vietnamiens croient aux morts. Nous avons la conviction que les âmes des morts font encore partie de notre monde et errent parmi nous. Les célébrations associées au culte des ancêtres aident les âmes des défunts à se réincarner.

L'anniversaire de la mort de ton aïeul, appelée *Giô* en vietnamien, est une journée très occupée et festive. On commémore nos grands-parents, nos aïeuls, nos bisaïeuls et parfois même nos trisaïeuls. Tous les membres de la famille doivent être présents et mettre la main à la pâte.

Ma grand-mère se levait vers 4 h 30 du matin pour préparer des plats traditionnels pour toute la journée. On s'habillait en costumes du pays et la maison était d'une propreté impeccable afin d'accueillir les autres membres de la famille, le « clan ».



L'autel ancestral

En cette journée de commémoration, on brûle des faux billets de banque, des fausses maisons et des faux vêtements comme offrandes aux défunts dans l'au-delà. Chaque famille possède un autel ancestral où sont déposés les portraits des disparus, de l'encens, du riz et des fruits. Parfois on dépose également de la véritable nourriture en offrande. Un grand soin est apporté pour les disposer et l'autel est décoré de façon colorée.

Le but de ces offrandes est de plaire aux aïeux ; les Vietnamiens croient que les âmes des morts errent encore dans la maison. L'autel est la manifestation physique de cette présence. Des autels sont parfois aussi érigés dans les commerces pour que nos ascendants veillent à la prospérité de l'entreprise familiale. Nous profitons de la journée pour partager les histoires de nos ancêtres pour ne pas oublier d'où nous venons.

Vient alors le temps du cérémonial de la prière aux défunts. Chaque membre de la famille, en costume traditionnel si possible, s'approche de l'autel, encens à la main, et se prosterne. On prie nos aïeux. En vietnamien, on utilise le mot « *cung* ». Ce mot difficile à traduire signifie une prière pendant laquelle on rend hommage au défunt, tout en demandant santé, protection, prospérité, etc.

Cette cérémonie est charnière dans la journée. C'est à ce moment que l'on parle directement à l'âme des morts. Il s'agit d'une cérémonie très élaborée composée de chants, de louanges, de prières et de mantras. C'est une sorte de pont entre notre monde et celui de nos ancêtres dans l'au-delà. Nous pouvons la réaliser soit à la maison, soit dans une pagode bouddhiste. Nous pouvons confier leur âme à Bouddha.

Une place particulière

Le vocabulaire que nous utilisons pour parler aux membres de la famille change. Par respect pour le chef de famille, la mère ou dame doit être appelée épouse du chef de famille. Si les personnes ont un titre particulier, on peut l'utiliser cette journée-là. Chaque membre de la famille a un rôle à jouer dans la famille qui lui est particulier.

De mon vivant, j'ai connu ma mère, ma grand-mère et la mère de ma grand-mère, une dame plus que centenaire qui en était à la fin de ses jours. Ainsi, pendant plusieurs années après sa mort, la famille lui a réservé une place particulière sur l'autel ancestral. Sa photo en noir et blanc était parmi les bâtons d'encens et les offrandes. Ma bisaïeule n'était plus là. Cependant, vu sa présence sur l'autel ancestral, on avait la conviction que son âme était encore parmi nous.



PHOTO : RAWPIXEL (UNSPASH)

Mixité intergénérationnelle

Je ne me sens pas vieille, mais j'aimerais être amie avec des personnes à la retraite. D'ici cinq ans, ils représenteront 2,5 millions d'habitants au Québec. Je souhaite étudier en loisir et mon objectif est de mixer les personnes âgées avec les jeunes et les enfants. Il n'y a pas beaucoup d'espaces pour la mixité intergénérationnelle dans notre société. Avec le loisir, on peut rejoindre un peu tout le monde. C'est aussi une belle alternative au marché de l'emploi. Tu peux produire des biens et des services dans le plaisir, tels que des savons, du lait végétal, de la nourriture. On peut aussi faire de la rénovation, de l'horticulture, de l'éducation...

MAÏTÉ CUNDARI

CAMELOT VILLENEUVE / SAINT-LAURENT

Comme on entend à la télé

C'est vrai que plus le temps avance, plus on vieillit. Notre corps devient plus faible et notre vision n'est pas pareille. Nos pensées deviennent différentes. On pense plus à la mort. Quand on est jeune, on ne pense pas à ça, on n'a pas le temps. J'ai davantage mal aux muscles. Je ne fais pas d'exercice, ça n'aide pas. Pour les personnes âgées, il y a du monde qui les respecte, mais il y en a d'autres qui en abusent et les maltraitent. Comme on entend à la télé, ils ne leur donnent qu'un bain par semaine. On les néglige. On devrait jouer aux cartes avec elles ou seulement être présents. Il faut aussi les écouter.

SYLVAIN PÉPIN

ENTRETIEN MÉNAGER

Vous sentez-vous **VIEUX** ?

Ça magane !

Je me sens vieux du corps, mais jeune d'esprit. Vieux du corps à cause de l'âge et du vécu à l'extérieur : passer des nuits à l'humidité couché sur des cartons à moins 15 degrés, ça magane les articulations. Heureusement, je m'en suis sorti avec L'itinéraire. C'est d'ailleurs la vente du journal qui me garde l'esprit jeune. Je travaille pour recommencer à faire du bénévolat dans les centres pour personnes âgées. Quand j'arrive et que je vois des étincelles dans leurs yeux, c'est assez plaisant. C'est mieux qu'une paye !

ALAIN PERRIER

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Grand-maman dix fois

Je ne me sens pas vieille : le monde ne me donne même pas mon âge. Il y en a qui disent que les personnes âgées sont maltraitées dans certaines places, mais elles sont généralement bien traitées. Mon père et ma mère ne sont jamais allés dans ce genre d'endroit, parce qu'ils sont décédés avant. Moi, je serais prête à y aller un jour, si mes enfants décident de m'y envoyer. J'ai cinq enfants et je suis grand-maman dix fois.

DIANE CURADEAU

CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Le côté positif

Je me sens vieux physiquement, mais pas intérieurement. Ça fait partie de mon côté positif, tout en vivant un jour à la fois. C'est sûr qu'on vieillit, qu'on approche de la mort et qu'on a des peurs provoquées par la maladie ou les décès des gens autour de nous. Il y a aussi nos enfants qui grandissent, qui se marient, qui font des enfants. Ça aussi, ça nous fait vieillir. Avant, moi aussi la mort m'inquiétait, mais plus maintenant. Je la vois plutôt comme le passage de l'enfer (sur terre) au paradis. Quand tu es sur terre, tu as une mission à accomplir et quand tu meurs, elle est accomplie.

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Reste actif

Moi non, je ne me sens pas vieux. Tout se passe dans la tête. Reste actif. Rappelle-toi de ton enfance. Cela nous garde jeunes. Les personnes âgées sont respectées par ceux qui sont ouverts d'esprit, tout dépend de ton éducation. On doit les respecter. Elles ont du vécu et elles ont des choses à nous apprendre.

JACQUES ÉLIZÉ

CAMELOT SAINT-LAURENT /
SAINTE-CATHERINE

Pas si pire

Je ne me sens pas nécessairement vieux, mais je commence à ressentir les effets de la vieillesse. Le matin, j'ai plus de difficultés à me lever. J'ai quelques fois des courbatures inhabituelles, mais je ne fais pas encore de l'arthrite, alors ce n'est pas si pire. Dans 20 ans, j'espère être en meilleure position qu'aujourd'hui. Sinon, ça dépend du centre, mais je crois que les vieux sont bien traités. Généralement, les gens sont plus aimables avec les personnes âgées. Je vois souvent des gens céder leur place dans le métro.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO
SAINT-HUBERT/BOUCHER

Un jour à la fois

Je vais bientôt faire ma demande pour la carte de la FADOQ, mais je ne me sens pas vieux : j'ai le cœur jeune. Même je dirais que je rajeunis, surtout quand je vois des belles femmes (rires). Elles me font de la façon, un sourire, parce que je suis un petit vieux. Je leur dis alors : « *Bonjour/bonsoir, surtout gardez le sourire !* » Je prends ça un jour à la fois. Par contre, les jeunes sont moins éduqués. Ils respectent moins les vieux qu'avant.

BENOIT CHARTIER

CAMELOT IGA PLACE BERCY

Tous les 15 du mois, nous publions du contenu original INSP. Au Japon, les robots ont fait leur entrée dans les centres pour personnes âgées. L'intelligence artificielle anime des cours d'exercices physiques, guide les résidents dans leurs sessions de thérapie et leur fournissent soutien et amitié. Pour le gouvernement nippon, l'expertise poussée en robotique du pays pourrait servir de modèle pour composer avec sa population qui vieillit rapidement.

A resident reads
a book during
a session with
'AIBO' a pet dog
robot and 'PARO'
a robot seal.



A resident claps
to call 'AIBO', a
pet dog robot at
Shin-tomi nursing
home in Tokyo.

Robots' role in future of elder care

Ageing Japan

BY KIM KYUNG-HOON AND MALCOLM FOSTER

In a nursing home in Tokyo, robots are taking over. Artificial intelligence lead exercise classes, guide residents through the therapy sessions and provide comfort and friendship. The Japanese government hope it will be a model for harnessing the country's robotics expertise to help cope with a rapidly aging population.

Paro the furry seal cries softly while an elderly woman pets it. Pepper, a humanoid, waves while leading a group of senior citizens in exercises. The upright Tree guides a disabled man taking shaky steps, saying in a gentle feminine voice, "right, left, well done!"

Robots have the run of Tokyo's Shin-tomi nursing home, which uses 20 different models to care for its residents. The Japanese government hopes it will be a model for harnessing the country's robotics expertise to help cope with a swelling elderly population and dwindling workforce.



Allowing robots to help care for the elderly - a job typically seen as requiring a human touch - may be a jarring idea in the West. But many Japanese see them positively, largely because they are depicted in popular media as friendly and helpful.

"These robots are wonderful," said 84-year-old Kazuko Yamada after the exercise session with SoftBank Robotics Corp's Pepper, which can carry on scripted dialogues. "More people live alone these days, and a robot can be a conversation partner for them. It will make life more fun."

Plenty of obstacles may hinder a rapid proliferation of elder care robots: high costs, safety issues and doubts about how useful - and user-friendly - they will be.

The Japanese government has been funding development of elder care robots to help fill a projected shortfall of 380,000 specialised workers by 2025.

Despite steps by Japan to allow foreign workers in for elder care, obstacles to employment in the sector, including exams in Japanese, remain. As of the end of 2017, only 18 foreigners held nursing care visas, a new category created in 2016.

But authorities and companies here are also eyeing a larger prize: a potentially lucrative export industry supplying robots to places such as Germany, China and Italy, which face similar demographic challenges now or in the near future.

"It's an opportunity for us," said Atsushi Yasuda, director of the robotic policy office at the Ministry of Economy, Trade and Industry or METI. "Other countries will follow the same trend."

More than 100 foreign groups have visited Shin-tomi the past year from countries including China, South Korea and the Netherlands.

A few products are trickling out as exports: Panasonic Corp has started shipping its robotic bed, which transforms into a wheelchair, to Taiwan. Paro is used as a "therapy animal" in about 400 Danish senior homes.

The global market for nursing care and disabled aid robots, made up of mostly Japanese manufacturers, is still tiny: just \$19.2 million in 2016, according to the International Federation of Robotics. But METI estimates the domestic industry alone will grow to 400 billion yen (\$3.8 billion) by 2035, when a third of Japan's population will be 65 or older.

"It's potentially a huge market," said George Leeson, director of the Oxford Institute of Population Ageing. "Everyone is waking up to their ageing populations. Clearly robotics is part of that package to address those needs."

To nurture the industry, the government is using a two-pronged approach. METI is promoting development, providing 4.7 billion yen (\$45 million) in subsidies since 2015.

The labour ministry is spearheading the spread of robots, and spent 5.2 billion yen (\$50 million) to introduce them into 5,000 facilities nationwide in the year that ended last March. There is no government data about how many care facilities use robots.

Government officials stress that robots will not replace human caregivers.

"They can assist with power, mobility and monitoring. They can't replace humans, but they can save time and labor," said METI's Yasuda. "If workers have more time, they can do other tasks."

Most of the devices look nothing like the popular image of a robot. By the government's definition, each has three components - sensors, a processor and a motor or apparatus.

Panasonic used government aid to develop Resyone, a bed that splits in two, with one half transforming into a wheelchair.

Cyberdyne Inc's HAL - short for Hybrid Assistive Limb - lumbar type is a powered back support that helps caregivers lift people.

Those needing walking rehabilitation can grab hold of Tree, made by unlisted Reif Co, which crawls along the ground, showing where to place the next step and offering balance support.

SoftBank's Pepper is used in about 500 Japanese elder care homes for games, exercise routines and rudimentary conversations.

But some workers find Pepper difficult to set up, said Shohei Fujiwara, a manager at SoftBank Robotics, a unit of Internet conglomerate SoftBank Group Corp. They'd like Pepper to respond to voice commands and move around independently - functions that SoftBank hopes to introduce this year, he said.

Cute, furry and responsive, Paro reacts to touch, speech and light by moving its head, blinking its eyes and playing recordings of Canadian harp seal cries.

"When I first petted it, it moved in such a cute way. It really seemed like it was alive," giggled 79-year-old Saki Sakamoto, a Shin-tomi resident. "Once I touched it, I couldn't let go."

Paro took more than 10 years to develop and received about \$20 million in government support, said its inventor, Takanori Shibata, chief research scientist at the National Institute of Advanced Industrial Science and Technology. About 5,000 are in use globally, including 3,000 in Japan.

But Paro, like most robots, is expensive: 400,000 yen (\$3,800) in Japan and about 5,000 euros in Europe. Panasonic's Resyone bed costs 900,000 yen (\$8,600) and Cyberdyne's HAL lumbar exoskeleton costs 100,000 yen (\$950) a month to rent.

Most facilities using them, including Shin-tomi, have relied on local and central government subsidies to help cover the costs. Individuals can also use nursing care insurance to help cover approved products, but those numbers are tiny.

And so far, the robots have not reduced Shin-tomi's personnel costs or working hours.

"We haven't gotten that far yet," said Kimiya Ishikawa, president and CEO of Silverwing Social Welfare Corp, which runs Shin-tomi. "We brought them in mostly to improve the working environment, keep staffers from getting back injuries and make things safer."

What they have done, he said, is boost the morale of both staff and residents.

"That's brought a peace of mind among the staff and the residents feel supported," he said.



Residents follow moves made by humanoid robot 'Pepper' during an afternoon exercise routine at Shin-tomi nursing home in Tokyo.

Ça coûte cher bien manger

En décembre dernier, deux études sur l'alimentation ont démontré combien elle est liée aux enjeux de pauvreté, même si on n'a pas toujours fait ce lien dans les médias. La première nous apprend que les francophones du Québec ne « mangent pas mieux qu'il y a 15 ans », c'est-à-dire qu'ils respectent très peu les recommandations du *Guide alimentaire canadien*. Les chercheurs nous donnent la note de 55 % d'atteinte des objectifs du Guide. Nous sommes des cancre de la bonne alimentation, en somme.

La seconde étude prévoit que le prix des aliments augmentera de 3,5 % l'an prochain, ce qui représentera en moyenne une hausse de 400 \$ du panier d'épicerie par famille. Ce sont particulièrement les fruits et les légumes, en raison de sécheresses à prévoir aux États-Unis et au Mexique. Le prix du bœuf, du porc, du poulet et des poissons devrait cependant chuter.

Derrière les chiffres, d'autres chiffres

Si nous sommes à ce point cancre de l'alimentation, c'est que nous ne mangeons pas assez de fruits et de légumes et trop de gras et de sucre. Dans les articles relatant la première étude, on se désolait que malgré des décennies de campagnes de sensibilisation, les tonnes de livres de recettes publiés, les succès phénoménaux des émissions culinaires, la situation ne s'était pas améliorée.

Pas besoin d'un doctorat en économie pour comprendre pourquoi : ça coûte cher bien s'alimenter, en général. Si vous êtes assez vieux pour faire l'épicerie depuis 20 ans, vous le constatez semaine après semaine. Contrairement à d'autres produits que vous consommez, le prix de votre panier coûte de plus en plus cher. Certains fruits et légumes, même produits au Québec, coûtent une fortune.

D'ailleurs, quand on fouille un peu les résultats de l'étude, les statistiques sont frappantes. Les personnes qui gagnent moins de

30 000 \$ par année consomment 3,7 portions de fruits et légumes, alors que les plus riches en consomment 4,8. La différence est énorme ! Il en va de même pour tous les « bons » aliments. L'apport en calories est aussi en proportion du revenu : plus on est riche, plus on mange.

Non seulement ça coûte cher de bien manger, mais ça coûte cher de manger à sa faim, tout simplement. D'autant que le budget alimentaire représente en moyenne plus de 16 % des dépenses totales des ménages. Quand on est serré, la marge de manœuvre est bien mince.

Des pistes de solution

Si le prix des aliments influence grandement notre capacité à bien nous nourrir, il y a un autre facteur qui entre en jeu : notre capacité à cuisiner. Car bien s'alimenter nécessite bien sûr d'utiliser de bons ingrédients, mais aussi de savoir les apprêter.

Je cuisine beaucoup et je n'achète à peu près aucun aliment transformé. Ils ne sont généralement pas très bons pour la santé. Ça n'est pas que je sois plus vertueux qu'un autre, c'est l'éducation que j'ai reçue de mes parents et j'adore être aux chaudrons. C'est un loisir et une détente pour moi.

Cela me sidère de constater dans mon entourage à quel point nombre de gens ne savent pas cuisiner, et particulièrement sans recette précise. C'est un savoir-faire qui s'est perdu avec le temps. Il faudrait réintroduire des cours de cuisine obligatoires au secondaire, et pas que quelques heures, mais bien des cours intensifs.

Il y a un autre « ingrédient » nécessaire à une bonne alimentation et c'est le temps. Je travaille de la maison et je n'ai pas d'enfants. Je vous entends soupirer en me lisant, vous qui avez deux-trois enfants affamés à nourrir au retour du travail.

Le temps est un luxe nécessaire pour bien cuisiner. Je n'ai malheureusement pas la recette magique pour vous en trouver.... ■

Cocaïne

J'ai commencé à renifler de la cocaïne un peu avant mes 25 ans. J'en ai 57 aujourd'hui. Au début cela était récréatif, cependant ça n'a pas duré très longtemps.

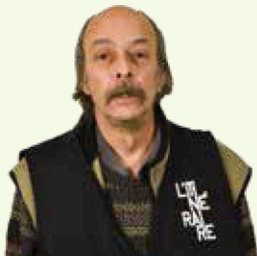
J'ai une personnalité addictive, ce qui signifie que je deviens dépendant très rapidement. La dépendance à la cocaïne est davantage psychologique contrairement aux opiacés (opium, héroïne morphine) qui est aussi très physique. Lorsque vous voyez une personne qui est très nerveuse et agitée, elle est en manque.

Moi j'étais très nerveux et je déparlais, ce qui fait que je préférerais consommer seul chez moi. J'ai connu des cocaïnomanes qui louaient une chambre de motel pour consommer de la cocaïne.

Pour un toxicomane, c'est l'envie de consommer qui mène sa vie. C'est plus fort que tout, même la raison. J'en sais quelque chose car je suis quelqu'un de rationnel et je ne pouvais m'empêcher de consommer.

J'ai fait trois thérapies fermées, une réadaptation, plusieurs suivis avant de réussir à cesser de consommer de la cocaïne.

Il y a plus de neuf ans que j'ai cessé de prendre de la cocaïne et j'en suis très fier. Je me sens beaucoup mieux et surtout je n'ai plus de « *craving* » (obsessions).



YVES GRÉGOIRE
DISTRIBUTION



MANON FORTIER
CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND
ET VILLAGE CHAMPLAIN

Si vous hésitez à me déclarer votre amour...

Avant de m'allumer, vérifiez que vous êtes bien le prince charmant. Ne m'ennuyez pas avec le match de foot ou de hockey. Laissez-moi « mariner » dans un bon bain chaud relaxant aussi longtemps que je le veux. Préférez la nourriture saine aux sucreries et au *fast-food*. Ma délicate constitution exige une alimentation de qualité.

Respectez mon sommeil du matin : surtout pas de télé ni de conversation qui réveilleraient mon esprit. Mais vous pouvez quand même me demander s'il y a du lait dans le frigo pour le café.

Ne jamais me bousculer, me contrarier ou me contredire sinon c'est garanti : porte close à prévoir.

L'hiver, les longues nuits sous la couette, les pulls moelleux, le café, les soirées au coin du feu, un bon film, des chaussettes douillettes, j'aime bien. Et un bon *banana split* arrosé de chocolat noir de temps en temps.

Je veux un bonjour, un bisou avec le café du matin. Des rires à profusion. Des jus 100 % purs.

Je veux une caresse, un « *dors bien, ma chérie* », un regard tendre, et un « *je t'aime* ». Quelqu'un qui va m'aider à rebondir et à oublier ce qui me tracasse. Je n'aime pas la routine.

Je suis une personne bien, mais plusieurs ne s'en rendent pas compte puisque dans mon entourage se trouve souvent un « *monsieur Jaloux* » qui arrive si je rencontre l'amour. Il y a aussi parfois aussi sa « *sœur Hypocrite* » qui me critique dans le dos. Il y a aussi « *monsieur Destructeur* » qui a besoin de se nourrir des épreuves des autres pour exister. Des êtres qu'on croise pour notre plus grand malheur et qui cherchent à tuer l'amour naissant.

Mais je ne laisse pas les salauds me piétiner les sentiments et les émotions. Je les repère grâce à mon intuition et à mon vécu.

J'ai envie de plus de passion dans ma vie. Je veux vivre un amour sincère.

Le futur incertain

L'itinérance commence parfois dans les écoles. Tu vois un élève songeur, une élève songeuse. Qu'est-ce que l'on doit faire ? N'attendez-pas qu'il ou elle vienne vous voir. Le rôle du professeur est de l'inviter dans son bureau et de lui demander : « *Qu'est-ce qui ne va pas, raconte-moi tout ça. Ne te gêne pas. Sois à l'aise, on est là pour comprendre.* »

Parmi les raisons qui peuvent aussi amener l'élève dans une situation précaire, la plupart du temps c'est l'intimidation qui en est la cause, qu'elle se vive à l'école ou à la maison.

On pourrait peut-être réunir parents, professeurs et élèves dans des ateliers éducatifs. Parler du respect, cela serait un bon sujet. D'autres activités, comme par exemple les sports, le soccer, le hockey intérieur, le tennis, le ping-pong, la natation, et ainsi de suite, permettraient aux élèves de se défouler, de canaliser leurs émotions, d'être mieux en contact entre eux. Les activités amènent à la fraternité. Le sport, c'est thérapeutique.

Heureusement qu'il y a une période des Fêtes. On dirait que cela nous amène à faire des réflexions sur le sujet des relations entre les élèves. Les enfants sont à la maison et on a davantage de temps pour parler avec eux. Pourquoi attendre à cette période ? Cela pourrait se vivre toute l'année.

J'espère, pour l'année 2019, que tout cela s'améliorera, tant sur le plan scolaire que familial.



JACQUES ÉLYZÉ
CAMELOT



PAR JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS

Entrevue avec le maire
Marc Demers



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Oui, la pauvreté et l'itinérance **existent à Laval**

« Je ne le cache pas, je suis un enfant du bien-être social : ma mère était veuve avec cinq enfants, confie le maire de Laval, Marc Demers, au cours d'une entrevue exclusive à L'itinéraire. J'ai donc une sensibilité aux gens qui sont vulnérables. Si je n'avais pas eu l'aide de la société, jamais je n'aurais pu offrir à mes enfants la qualité de vie qu'ils ont eue. Je pense qu'il faut s'entraider. On juge une société à la façon dont elle traite les gens les plus vulnérables. »

Laval et précarité : deux mots qu'on n'est pas porté à associer. La troisième ville du Québec jouit certes d'une relative prospérité. Les taux de chômage et d'aide sociale sont bien inférieurs à ceux de Montréal. Ce qui ne signifie pas que la précarité n'existe pas. En plus de son histoire familiale, le maire en a pour preuve : « Après avoir travaillé 30 ans comme policier dans les rues de la Ville, je peux vous dire que la pauvreté et l'itinérance existent à Laval. »

Au moment de notre passage à l'hôtel de ville de Laval, Marc Demers sortait d'ailleurs d'une rencontre avec la nouvelle ministre des Affaires municipales et de l'Habitation, Andrée Laforest. « Je lui ai expliqué qu'il y a environ 50 000 personnes qui vivent sous le seuil de pauvreté à Laval. Il y a plus de 1000 personnes sur les listes d'attente pour avoir des logements abordables. » Même si à Laval, l'itinérance se fait plus discrète.

La précarité des personnes est concentrée dans certains quartiers. « Évidemment, il y a Pont-Viau, Laval-des-Rapides et Chomedey, explique-t-il. Mais il y a aussi Saint-François et Sainte-Rose où il y a une soupe populaire. J'ai habité Pont-Viau longtemps. J'ai patrouillé le



À Laval

50 000 personnes vivent sous le seuil de la pauvreté

coin longtemps comme policier et je connais bien mon territoire. J'ai aussi fait beaucoup de bénévolat à Laval-des-Rapides, au Relais communautaire. Durant cinq ans, mon épouse a siégé à son conseil d'administration. »

Une époque révolue

Sourire en coin, celui qui préside aux destinées de la Ville depuis cinq ans ne se prive pas d'ailleurs du plaisir de souligner la différence d'approche avec son sulfureux prédécesseur, Gilles Vaillancourt. « La pauvreté a été ignorée par les administrations précédentes, souligne-t-il. Cette époque est maintenant révolue. »

« Avec les organismes communautaires, nous avons fait l'inventaire et posé des gestes concrets, assure-t-il. Mais il faut continuer; c'est une bataille quotidienne. »

Le maire est ainsi fier de son Unité d'urgence sociale. « Sauf erreur, on est la seule grande ville qui a une unité d'urgence sociale. Il y a des gens qui sont itinérants ou un peu perdus et qui ne savent pas à quelle porte cogner le soir ou la fin de semaine. L'unité va en prendre soin pendant quelques jours et les référer au bon endroit. Une bonne partie de ces gens sont référés par les services de police qui les ont vus dans la rue en situation de précarité. »

La Ville a aussi mis sur pied un service téléphonique 211. « Si vous êtes une personne dans un état de vulnérabilité, vous êtes désemparés, vous ne connaissez pas les réalités du territoire, vous avez besoin d'un service, vous êtes une personne âgée, ou vous êtes une personne issue de l'immigration et ne parlez pas français ou anglais, il y a quelqu'un qui va vous répondre, qui va vous mettre en contact avec l'un des 600 organismes communautaires sur le territoire. » La Ville compte d'ailleurs sur un réseau d'une soixantaine d'interprètes.

Pénurie de logements sociaux

La Ville se félicite aussi de sa politique de développement social. « Nous sommes probablement la seule région administrative au Québec qui a développé une telle politique. Nous avons réuni les principaux joueurs : la Ville, le Centre intégré de santé et de service sociaux (CISSS), les deux commissions scolaires, et les organismes communautaires. On a fait un forum et on s'est dit : on s'engage collectivement à travailler tous ensemble sur les problèmes sociaux sur notre territoire. On a signé une entente. Chacune des parties doit fournir des gestes, des actions concrètes et accompagner ses partenaires. »

Mais Laval manque toujours cruellement de logements sociaux. Deux chiffres : l'Office municipal d'habitation de Laval gère à peine 2406 logements sociaux pour une population de 423 000 personnes. C'est tout dire de l'importance du projet de revitalisation en cours dans le secteur Val-Martin du quartier Chomedey. Au terme de la première phase, 357 unités de logement social seront bâties. Depuis juillet, 124 unités sont en cours de construction grâce à un investissement de 18,2 M \$ des paliers supérieurs de gouvernement.

« On va être capable de tripler le nombre de logements, explique le maire Demers. Ce seront des logements certifiés LEED et de belle qualité. Plus de la moitié seront en vente libre et l'autre partie sera réservée pour du logement à prix abordable. On ne veut pas créer des ghettos. Les gens qui passent une mauvaise période dans leur vie pourront vivre dans un environnement favorable. »

« Dans le projet Val-Martin, on va plus que tripler le nombre de logements qui existaient, dont 55 % étaient abandonnés, précise-t-il. Pour la seule phase 1, ce sera environ 80 M \$ d'investissements provenant des trois paliers de gouvernement. »

Le statut de ville mandataire

Depuis quelques années, Laval revendique le statut de ville mandataire. Pourquoi ? Chaque année, à peine 30 % à 40 % des 3,6 M \$ versés annuellement à la Communauté métropolitaine (CMM) de Montréal pour la construction de logements sociaux revient sur l'île Jésus.

« Les gestes qui ont été posés par la Ville depuis quatre ans sont phénoménaux au niveau du développement social. Nous, ça fait trois ans qu'on revendique le statut de mandataire pour pouvoir faire plus au niveau du logement social. »

« On a aussi posé des gestes assez concrets, ajoute-t-il. Dans notre budget, on met 750 000 \$ pour avoir des réserves monétaires afin d'accompagner les différents projets de logements sociaux qui sont normalement préparés par des organismes communautaires. Et on donne une somme de 50 000 \$ à l'Aviron pour aider les gens qui sont sans logis. »

Dans son budget 2019 déposé en décembre dernier, Laval a réservé 7,2 M \$ pour son Programme d'aide complémentaire au programme AccèsLogis (PACAL) et un montant supplémentaire d'environ 3,3 M \$ pour un total de 10,5 M \$ de financement additionnel pour tous les projets de logements sociaux et communautaires lavallois.

Un coup de pouce attendu

Les ressources en hébergement pour les itinérants ne suffisent pas à répondre aux besoins lavallois, se plaint le Réseau des organismes et intervenants en itinérance de Laval (ROILL) qui compte huit organismes membres (voir encadré). Le ROILL voudrait bien que la Ville accélère la cadence dans le cas notamment, des projets des Habitations L'Envolée, de la Maison du peuple et de la Maison Marie-Marguerite pour femmes.

Mais le maire ne souhaite pas commenter publiquement l'évolution de ces trois projets. « Plusieurs projets nécessitent une participation financière des gouvernements supérieurs sur laquelle la Ville

1000 personnes patientent sur la liste d'attente des logements sociaux

n'a aucune prise, explique M. Demers. Nous, on intervient en soutien. Lorsque les projets seront menés à terme, la Ville répondra " présente ". »

Sans le dire, la Ville se met aussi à l'abri des critiques. « Il est arrivé que Laval, comme d'autres villes, investisse des sommes d'argent ou cède des terrains et que finalement, pour toutes sortes de raisons, le projet ne se concrétise pas. Avant de céder, il y a donc des conditions préalables. Parce qu'on gère de l'argent public, je ne veux pas vous transférer 25 000 \$ ou 50 000 \$ et que le projet ne lève jamais. Après ça, les gens vont dire : on sait bien, Marc a donné ça à son chum. »

Une présence discrète

Certains organismes se plaignent de la présence de la Ville, jugée trop discrète, lors de la dernière Nuit des sans-abri. La conseillère du district Concorde-Bois-de-Boulogne et responsable du dossier à la Ville, Sandra Desmeules, était pourtant présente à la conférence de presse, souligne le maire. Et le conseiller de Laval-les-Îles et président de l'Office municipal d'habitation, Nicholas Borne, a participé lui-même à la marche.

« J'ai assisté à la marche à plusieurs occasions dans le passé, renchérit le maire. Je pense que je peux aisément prétendre être l'un des maires les plus disponibles sur le terrain. »

Investir dans les infrastructures

Les organismes de lutte à l'itinérance souhaitent un financement plus soutenu de Laval. Marc Demers explique pourquoi il ne peut pas financer le fonctionnement quotidien des organismes.

« Il y a plusieurs programmes qui existent, dit-il. L'an dernier, plus de 1,3 million \$ ont été distribués à des projets en itinérance (par les pouvoirs supérieurs). Et ça va être la même chose en 2019. Mais pour ce qui est du développement social, on évite normalement de financer des budgets d'opérations. Cela relève plus du ministère de la Santé et des Services sociaux. Nous, on va plutôt investir dans les infrastructures ou dans un budget de démarrage. On ne peut pas financer sur une base régulière. Ça relève du Ministère. »

Laval pourrait-elle offrir des laissez-passer d'autobus aux citoyens en situation de précarité, comme elle le fait pour ses citoyens plus âgés ? « On a évalué toute la notion du transport social, explique le maire. Avec les aînés, c'est plus facile à gérer. Quand ils ont 65 ans, c'est vérifiable. Pour les autres clientèles, les étudiants par exemple, ça varie et ça suppose des gros frais d'administration et de contrôle. »

« Ceci dit, oui, on offre notamment à l'organisme Jeunes au travail dans Auteuil, un certain nombre de laissez-passer. Dans Saint-François, le service d'autobus est défaillant. Alors vous appelez un taxi et vous payez le prix du transport en commun. Il y a des promotions qui sont faites par la Société de transport de Laval pour venir en aide, mais ce sont des programmes ponctuels. »

Ressources à Laval

Auberge du Cœur L'Envolée

Hébergement pour les 16 à 20 ans
450 628-0907

Carrefour Jeunesse-Emploi

Insertion en emploi
450 967-2335

Centre d'Implication Libre

Réadaptation en santé mentale
450 668-1771

L'Aviron

Hébergement à court et moyen terme
450 933-6610

L'En-Droit

Défense en santé mentale
450 668-1058

L'Îlot Service régional de crise

Références et service de prévention au suicide
811

Oasis – Unité mobile d'intervention

Intervention de première ligne
450 967-0410

Un foyer pour toi

Toxicomanie
450 663-0111

Ces ressources sont membres du Réseau des organismes et intervenants en itinérance de Laval (ROIIL)

NDLR Sur le territoire lavallois, *L'itinéraire* est distribué aux stations de métro Montmorency (par le camelot Saïd Farkouh) et Cartier (par le camelot Michel Dumont)

BANDE
DESSINÉE



PAR GENEVIÈVE BERTRAND
JOURNALISTE-PARTICIPANTE

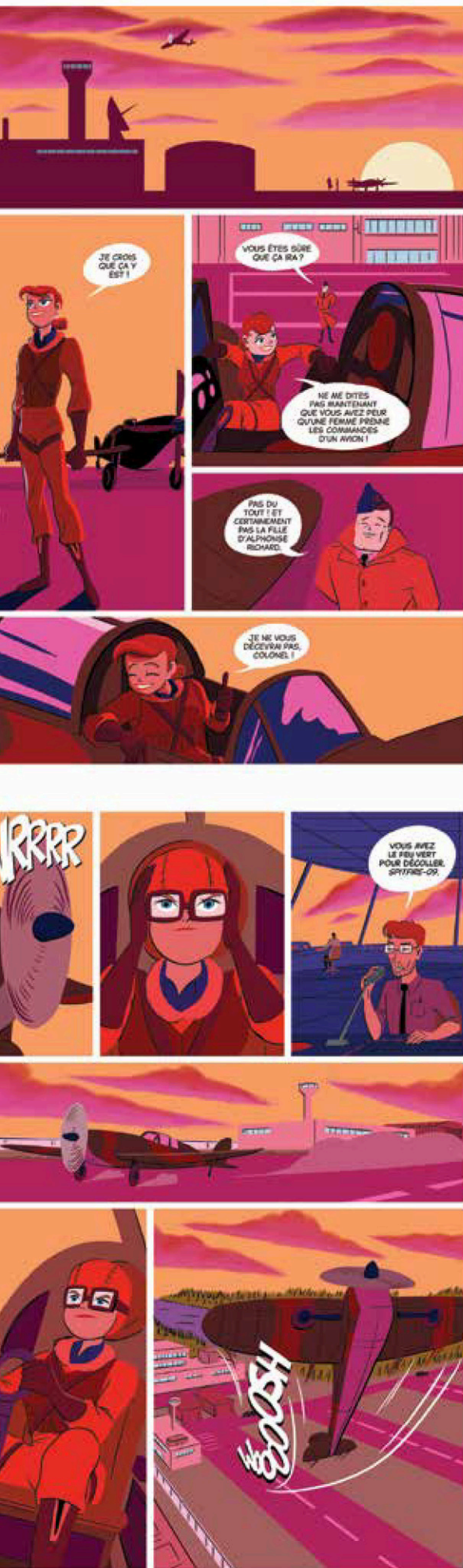
Une BD imprégnée de féminisme et de patriotisme

Afin de lancer un message d'espoir aux personnes qui souffrent, comme lui, de dépression et d'anxiété, le bédéiste Jipi Perreault a imaginé un monde où une super-héroïne angoissée combat une nazie dans le Québec des années 1950.

La Rose du ciel est une BD féministe où le personnage, Maria Richard, qui espère suivre les traces de son père en devenant pilote, livre une guerre impitoyable à la Baronne Noire, ancienne alliée du führer. Avec son réacteur dorsal, elle élabore une stratégie pour vaincre la domination nazie.

Originaire de l'Abitibi, Jipi Perreault a gradué en BD à l'Université du Québec en Outaouais en 2009. C'est en lisant une bande dessinée de Spider-Man alors qu'il était enfant que la passion de Jipi a éclaté. « C'est un genre que je trouve extrêmement puissant et utile, car quand on fait une scène de dialogues entre deux personnes dans une pièce ou une poursuite avec une explosion, c'est le même budget et c'est le même temps de travail. De plus, je n'ai besoin de personne pour approuver mon histoire », assure-t-il.

À 31 ans, Jipi commence à récolter ce qu'il a semé. « Ça été le troisième meilleur lancement de la Librairie Z, alors je prends ça comme une bonne victoire ! », souligne-t-il. Bien que l'auteur ait quelques publications à son actif, il s'agit de la première fois qu'un album cartonné en couleurs de cette envergure est pris en charge par un éditeur. « Ça me rend très fier, car c'est le résultat de beaucoup de travail, qui s'est étalé sur 11 mois », précise-t-il.



« Je ne suis pas née pour vivre dans la peur. Je ne suis pas née pour laisser passer les injustices. Même si ça peut contrarier. J'ai enfin compris d'où venait mon fardeau. Je ne suis pas une pilote-née comme mon père. Mais je suis Maria Richard. Et je sais que je n'abandonnerai pas. Des gens comptent sur moi. C'est pour eux que je refuse de me faire dicter mon avenir. Je le dis haut et fort...
Je ne suis pas née pour un petit pain. »

Maria Richard, l'héroïne de la BD

Une question d'adaptation

Jipi est malvoyant. Bien qu'assise tout près de lui, il me confie qu'il voit mon visage avec le même niveau de détails que s'il était situé à 20 pieds. « *Toutes mes bandes dessinées sont faites par ordinateur, je peux zoomer autant que je veux avec autant de rétroaction que je veux.* »

Mais est-ce un handicap pour sa profession ? « *C'est sûr qu'un handicap c'est une question d'adaptation, peu importe le métier qu'on fait. Forcément je ne m'aide pas ; j'ai eu un très mauvais conseiller en choix de carrière, on peut dire ça !, blague-t-il. Peu importe le chemin que je vais prendre, je sais que ça va être difficile, alors je dois choisir un chemin qui me passionne et la BD, c'en est un. Le dessin c'est aussi beaucoup une question d'observation. Il y a des gens qui voient mieux que moi, mais qui sont moins capables d'observer et de comprendre comment les choses fonctionnent et comment la lumière réagit sur eux.* »

Le féminisme en avant-plan

Il est peut-être périlleux de se mettre dans la peau d'une héroïne féminine alors qu'on est un créateur masculin. Jipi abonde dans ce sens : « *C'est sûr que je ne peux pas avoir la même perspective qu'une femme, j'essaie d'avoir le plus d'empathie possible. J' imagine comment je réagis dans une certaine situation. Au fur et à mesure que mes personnages évoluent, leur longévité influence leurs actions.* »

Mais pourquoi avoir fait du féminisme le thème principal du récit ? « *Pourquoi pas ! C'est un sujet qui me touche. L'injustice m'offusque.* »

Anxiété québécoise

Le bédéiste avoue avoir puisé dans l'imaginaire québécois pour pondre son histoire. Plus le récit avance, plus on se rend compte que *La Rose du ciel* n'incarne pas seulement la lutte des femmes, mais celle de tous les Canadiens français de l'époque.

« *Maria Richard va crasher l'avion de la Baronne Noire sur les Plaines d'Abraham. C'est super symbolique, car c'est l'endroit où une certaine anxiété québécoise a commencé, c'est la source de ça, sauf que là ça se termine sur une victoire* », raconte-t-il. Le nom de l'héroïne se veut un clin d'œil à Maurice Richard ; elle exprime un peu son esprit et son symbole. D'ailleurs sur son dos, elle porte le numéro 09.

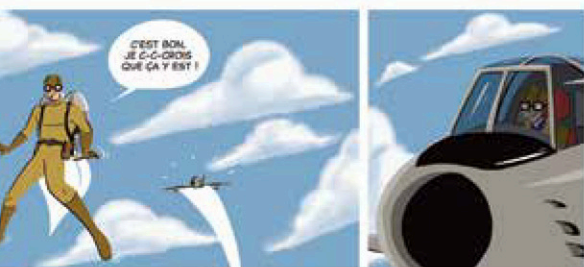


C'est précisément en effectuant un contrat pour Éléphant – Mémoire du cinéma québécois que Jipi a puisé des idées pour créer son récit. « *J'ai dû voir au moins 200 films québécois dans lesquels gravitait souvent un sentiment de rabaissement, d'anxiété et d'aliénation. Ce sont des thèmes récurrents dans la culture québécoise. Ça m'a beaucoup marqué* », ajoute-t-il.

Vaincre la dépression

Jipi a connu beaucoup d'impasses dans sa vie. « *J'ai été deux ans sans emploi, ce sont mes parents qui m'ont beaucoup épaulé. Je venais de finir une formation d'animation 3D et personne n'a voulu m'embaucher.* L'univers des jeux vidéo est très compétitif et contingenté, ce qui n'a pas aidé. « *J'étais un peu désespéré, alors j'ai donc tenté de travailler au bas de l'échelle en tant que testeur de jeux vidéo* », ressasse-t-il. Une initiative vouée à l'échec.

Accompagné par Horizon-Travail, un service de placement pour les personnes handicapées sur le marché de l'emploi, il n'a pas été plus favorisé... au contraire. « *J'ai passé une superbe entrevue [auprès d'une entreprise de jeux vidéo], mais ils ne m'ont*



pas pris, parce qu'ils craignaient que je les poursuive en justice pour discrimination s'ils me congédiaient. C'est une chose qui m'a rebuté beaucoup », spécifie-t-il.

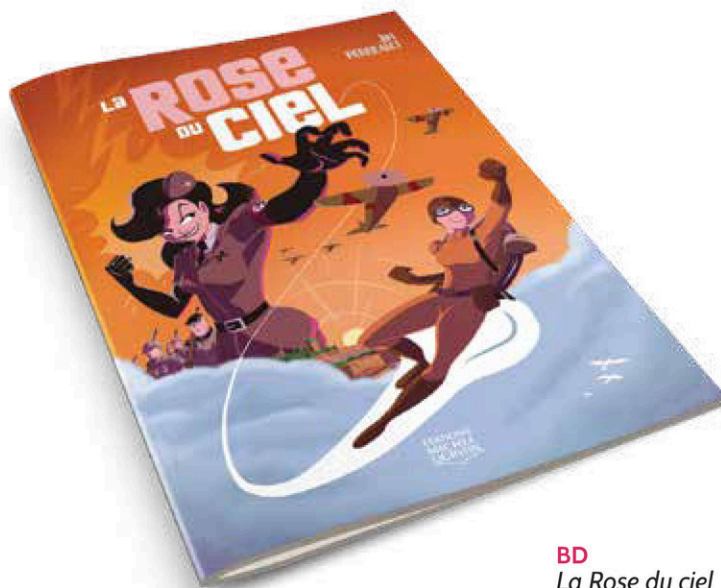
Après avoir dessiné des versions courtes et préliminaires de *La Rose du ciel*, Jipi a sombré dans la dépression. « J'étais tout près de mettre fin à mes jours. Lorsque j'ai émergé de ça, j'ai découvert que je souffrais d'anxiété. J'ai eu envie de créer quelque chose là-dessus, sans faire comme la plupart des auteurs qui font un album sur leur dépression. Je me suis dit que j'allais produire quelque chose de positif qui rejoint plus de gens. J'ai donc intégré cette notion d'anxiété dans le récit », affirme-t-il, résilient.

Jipi a voulu lancer un message d'espoir sur la notion d'anxiété dans sa BD. Celle-ci est représentée par de nombreuses bulles noires dans le récit. À un certain point dans l'album, on voit que Maria est complètement submergée, les phylactères viennent même lui saisir les bras. Elle est complètement ligotée par ses pensées anxieuses. « C'était vraiment pour illustrer comment on se sent dans une telle situation, mais aussi pour dire qu'il faut gagner de la perspective, qu'on vaut mieux que ça. Arrêter de se rabaisser tout le temps par le climat qui nous entoure et par nos pensées anxieuses ; ça ne sert à rien et ça ne représente pas la réalité, car ces pensées sont souvent irrationnelles », explique le bédéiste.

Son rêve

L'ambition ultime de Jipi serait bien évidemment de vivre de son art. Mais actuellement, il doit arrondir ses fins de mois en étant téléphoniste dans un centre d'appels. « À court terme, j'espère que mon album va me faire gagner de la notoriété. Mais il est peu probable que je fasse une percée dans le marché américain, car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus », se désole-t-il.

La BD *La Rose du ciel* qui a reçu plusieurs bonnes critiques jusqu'à maintenant est en vente depuis le 20 septembre 2018 aux Éditions Michel Quintin. Un radiroman de trois épisodes intitulé *Sous le masque toxique* est également accessible sur YouTube.



BD
La Rose du ciel

Jipi Perreault
Éditions Michel Quintin
2018, 88 pages

Le choix de



LUC DESJARDINS
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Quand la clique nous manipule

Du printemps érable à Donald Trump

Je viens à peine de terminer la lecture de la préface, le 6 novembre vers 14 h lorsque mon fil Twitter se met à vibrer sans arrêt. C'est l'annonce du décès de Bernard Landry, un hasard qui m'émeut : la préface est de lui.

Dans cet ouvrage, Claude André décortique la manipulation du marketing politique. Sommes-nous manipulateurs ou manipulés ? Un brin cynique en entrée de jeu, l'essai nous amène ensuite vers une réelle réflexion. Inspiré par le printemps érable de 2012, l'auteur, sans vouloir verser dans les théories du complot, analyse l'ensemble de la manipulation médiatique, des messages et de la campagne électorale de Jean Charest pendant la crise des « carrés rouges ».

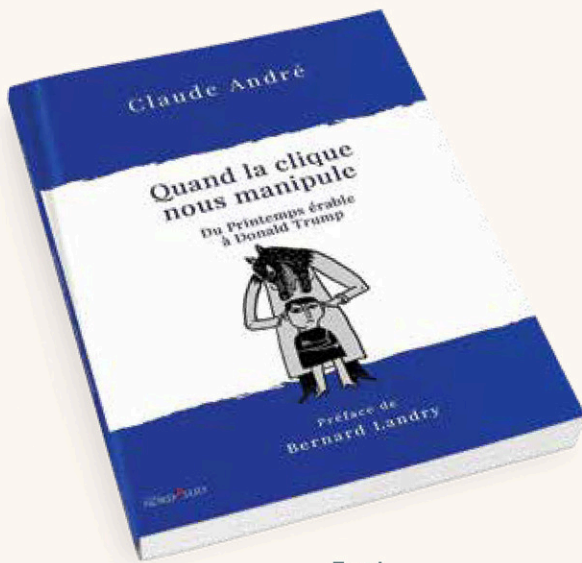
Les étudiants sont en grève, action noble de prise de parole, d'échanges d'idées, d'avancement, nous sommes sympathiques à la démarche. Après que les leaders participent à des « émissions-spectacles » de télé, les messages changent. Les étudiants boycottent désormais leurs cours. La perception change, soudainement les étudiants sont gâtés, chialeux.

Les stratégies marketing sous forme de *storytelling* des machines électorales qui attisent les peurs et modifient les idées sont examinées sous toutes leurs coutures. Tout y passe : les clientèles ciblées allant des femmes et des enfants aux immigrants en passant par la droite, la gauche, le fédéralisme, le séparatisme, sans oublier la Charte des valeurs du PQ.

« Cet ouvrage ne s'adresse pas uniquement aux personnes qui s'intéressent à la sociologie, à l'histoire, à la science politique, ou encore à l'analyse du discours, mais bien à tous les électeurs qui subodorent la manipulation envahissante qui les entoure et la formation des arguments de vente dont nous font grand étalage nos politiciens, eux-mêmes prisonniers de ce marketing triomphant. », indique dans sa préface le regretté Bernard Landry.

La manipulation de l'opinion publique ne date pas d'hier. Dans cette ère des médias sociaux et des *fake news*, disons que nous avons affiné davantage les stratégies rapides. Les militants et les électeurs s'y retrouvent de moins en moins.

Continuons d'en parler. Avec 150 pages de méditation. ■



Essai

Quand la clique nous manipule :
Printemps érable à Donald Trump

Claude André
Éditions Dialogue Nord-Sud
2018. 150 pages



PAR JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

À la recherche de **onze jours perdus**

Un sans-abri, Jimmy Blanchard, proclame être James Wolfe. Voir si une proposition aussi ésotérique saura me convaincre! Eh bien! Non seulement Mme Blanchard dissoudra mon scepticisme, mais elle me rendra le tandem Blanchard/Wolfe attachant. Décoder l'alliance palimpsestique de cet improbable duo sera aussi palpitant que résoudre l'énigme d'un polar.

Dans sa troisième publication, *Onze jours en septembre*, l'auteure canadienne d'origine anglaise Kathleen Winter raconte donc l'histoire d'un itinérant montréalais qui, en plus de ressembler au célèbre vainqueur des plaines d'Abraham, parle un langage que son sosie n'aurait pas dédaigné. Elle prête même à son héros un caractère comparable à celui de Wolfe : tous les deux apprécient la philosophie autant que l'art, ont une sensibilité rentrée, sont opiniâtres, nostalgiques et de haute moralité.

D'après Blanchard, Wolfe revient sur Terre pour récupérer les onze jours qu'un saut en avant dans le temps, imposé par l'adoption du calendrier grégorien en 1752, lui a fait perdre. Le général anglais accepte toujours mal ce télescopage, car durant cette période, il aurait séjourné à Paris pour y suivre des cours de danse, se serait gavé d'art, inspiré des manières françaises et relevé de dix ans de guerre. Dès le début de sa deuxième visite au Québec commencent, pour lui et pour ses acolytes, une passionnante quête identitaire et d'abracadabrantes péripéties. Ces événements entraînent une exploration fascinante du temps, dont les limites s'estompent, dont la fluidité procure un cadre

Roman
*Onze jours en
septembre*

Kathleen Winter
Les éditions du Boréal
2018, 376 pages



pour les expériences de Jimmy et de James dans lequel elles se déploient et se répondent aisément, selon une logique qui leur est propre. En adoptant cette dernière, l'espace d'une lecture, j'ai mâtiné mon entendement d'une parcelle de folie des plus rafraîchissantes.

Une fatalité, la guerre ?

Kathleen Winter recourt à un dispositif littéraire, dans cet ouvrage, qui lui permet d'aborder de multiples thèmes. Elle m'a poussée à cogiter, la dame, spécialement lorsqu'elle analyse le phénomène de la guerre! Pacifiste, je me penche rarement sur cette problématique, pourtant, je ne contrerai jamais efficacement ce que je connais mal. Les considérations de Mme Winter à ce propos m'ont éclairée, surtout quand elle met dans la bouche de Jimmy/James : « *Comment éviter de perdre mon humanité dans l'extase de la guerre ?* » Cette question, tous peuvent se la poser, même ceux dont les conflits ne sont qu'intestins. Kathleen Winter sonde les ravages de la guerre dans la chair et l'esprit de ses serviteurs. Elle dresse un portrait poignant de ceux qui se remettent mal de la barbarie à laquelle le champ de bataille astreint.

Je suis captivée par l'histoire et la politique québécoises. Mme Winter l'est aussi, mais, en tant qu'anglophone, elle jette un regard différent du mien sur ce qui a mené à la situation actuelle du pays. Grâce à son point de vue, j'ai pu me glisser dans la peau d'un ennemi de mes ancêtres. Un tel changement de paradigme m'a extraite du schéma belliciste dans lequel j'étais enfermée à mon insu. Sans se libérer en son for intérieur de tout concept



d'affrontement violent, comment prôner la paix ? Si Mme Winter présente la Conquête d'une façon qui m'était étrangère avant, elle n'omet pas d'exposer les torts que la défaite de Montcalm a causés aux colons français. Elle construit ainsi un pont entre les deux solitudes fondatrices du pays que sera le Canada. Les rapprochements ne peuvent qu'être salutaires dans l'établissement d'une cohabitation fructueuse. D'ailleurs, ce roman aiderait les nouveaux arrivants à comprendre dans quelle trame s'inscrira leur vie future.

Progresses-t-on ?

Quand James arrive initialement de ce côté de l'Atlantique, il constate que les différences entre ses adversaires et lui sont moins prononcées que ne le prétendait son royal patron. Malgré cela et malgré le rêve qui l'anime, bâtir en Amérique une société égalitaire, il accomplit consciencieusement son travail militaire. Lors de son voyage dans le Québec contemporain, il retrouve le « servage d'antan ». Cela le désole terriblement. Le chagrin aussi la sévérité du verdict de l'histoire à son endroit. Le statut de vétéran traumatisé de Jimmy et son errance permettent, quant à eux, de saisir dans toute son horreur la marginalisation dont sont victimes, dans une organisation utilitariste comme la nôtre, les individus fragilisés.

En fusionnant le passé, le présent et les univers de sa faune, Kathleen Winter nous fait découvrir les origines de notre environnement quotidien et de notre mode de vie. A-t-on progressé, depuis le XVIII^e siècle ou depuis un certain onzième jour de septembre de triste mémoire ? Ce qu'observe Wolfe aujourd'hui, la communication virtuelle et l'individualisme qu'elle induit, la servilité envers les puissants, le pouvoir de l'argent, les inégalités, l'exclusion, l'itinérance, incite à l'autocritique. L'incapacité de Blanchard à se réinsérer socialement émeut tellement que l'on se sent concerné par son destin. Sur un plan clinique, Mme Winter scrute tous les aspects du cas de chacun des deux compères : psychologique, spirituel, sentimental, sexuel, professionnel. Elle accomplit même le tour de force de teinter le tout de fantaisie.

L'art et la science d'être humain

Dans son texte, Kathleen Winter aborde plusieurs autres sujets cruciaux. Ses idées sur l'art ont spécialement retenu mon attention. Laissez-moi vous en livrer quelques-unes. La création, qui intervient même dans les réminiscences, révèle les ressources cachées de la vie. Sans musique, sans poésie, Wolfe n'aurait pas survécu à la guerre. Pour un homme comme lui, qui exprime « ses émotions à travers la raison », l'exutoire esthétique est

essentiel. C'est grâce à la parole de Gilles Vigneault qu'il capte le mieux le Québec actuel. - L'identification et la catharsis que l'art permet résolvent bien des problèmes. Sophie, une femme qui accompagne Blanchard dans sa démarche thérapeutique, utilise la peinture animalière pour le guider. - Les connaissances que l'art diffuse préviennent bien des maux.

Le discours de Mme Winter sur les sciences humaines recèle une myriade de questions pertinentes. Un idiome doit-il s'adapter à toutes les mutations des objets qu'il a pour tâche de nommer ? Que vaut un être humain ? Quels désirs une personne doit-elle sacrifier pour intégrer les rangs de la majorité silencieuse ? Qu'est-ce que l'abus de pouvoir ? Quand le privé est-il d'intérêt public ? Toute recherche d'avantages individuels nuit-elle au bien commun ? Où mène une soif démesurée de gloire ? Qu'advient-il d'une collectivité désolidarisée ? Quelles conséquences auront à plus ou moins long terme la vacuité de notre présent, notre indifférence face au passé, notre insouciance face à l'avenir ?

Réinventer

Inspiré, iconoclaste, touffu, organique, ingénieux, nuancé, *Onze jours en septembre* multiplie et orchestre les registres avec maestria. Son auteure y incorpore des documents, dont plusieurs lettres de Wolfe, qui l'alimentent judicieusement. Les liens entre la nature et l'action qu'elle y noue, les décors et les ambiances qu'elle y installe donnent beaucoup de profondeur à l'ensemble. Y a-t-il meilleure rampe de lancement vers la fable qu'un récit gorgé de références crédibles ? Bref, cette œuvre tient en haleine, sauf vers la fin, quand deux ou trois redites en ralentissent le déroulement.

Toujours élégante, la langue de Kathleen Winter produit des frictions lorsqu'elle décrit des trivialités. Du coup, elle traduit bien les collisions en tout genre qui abondent dans ce bouquin. Elle comporte nombre de formules percutantes, dont : « *se réfugier de soi-même* » ; le « *chant d'oiseau* » est un « *parent sauvage de tout ce qu'ont jamais écrit Haendel, Hotteterre, Mozart* » ; un soldat est « *un principe plus qu'un individu* ».

Même si elle n'emprunte jamais la voie de la linéarité, cette fiction, initiative comme *L'Herbe du diable et la petite fumée*, absurde comme *La Petite Vie*, aussi équivoque que j'irai comme un cheval fou, mène à une chute qui consolide tout ce qui la précède. Coincés entre deux états, ni dans la vie, ni dans la mort, ses personnages prouvent sans prêchi-prêcha que se réinventer est salvateur. Après tout, imaginer, n'est-ce pas donner la part belle à la dimension la plus féconde de la réalité ?



Des gens
d'exception

Le Père Pops



PAR MOSTAPHA LOTFI
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONTPETIT

Le pouvoir de la foi

Parfois, je suis estomaqué par l'attitude de certains croyants : chercher le bonheur individuel ici-bas et au-delà sans aller vers son prochain. Je qualifie cela d'un rapport pragmatique envers la religion et la spiritualité. Heureusement, il existe des croyants et des religieux qui s'engagent dans leur communauté. Ils deviennent des vecteurs de changement. Emmett Johns (1928-2018), alias Pops, en était un.

Par son dévouement, son amour, son érudition, il a démontré le pouvoir de la foi et le rôle de la religion auprès de toute l'humanité, et non seulement auprès des coreligionnaires. Les efforts et les contributions de cet homme sont ancrés dans l'histoire. Beaucoup de jeunes lui seront éternellement reconnaissants.

La compassion comme passion

Emmett Johns était issu d'une famille irlandaise. Dans sa jeunesse, il rêvait d'une carrière de missionnaire à l'étranger. Toutefois, ses supérieurs ont jugé que la vie paroissiale lui convenait mieux. De plus, il était un érudit qui détenait deux baccalauréats.

La carrière cléricale d'Emmett Johns s'est étalée sur 40 ans. Les tâches exercées avaient toujours une dimension humanitaire. Il était notamment l'aumônier de L'Institut universitaire en santé mentale Douglas. Il a aussi fondé une maison pour jeunes

filles en détresse. Sur le plan personnel, il commença prématurément à souffrir de la maladie de Parkinson. Cette souffrance a été « bénigne » en quelque sorte. Elle lui a offert l'opportunité de saisir le malheur humain, de s'y associer et non de le contempler. En effet, il dut prendre sa retraite et ce fut le début d'une grande aventure, celle du « Bon Dieu dans la rue ».

Une bouée de sauvetage pour les jeunes itinérants

Tous les grands projets commencent par des idées simples ou parfois à partir d'un moment de désespoir. C'est dur pour un homme d'action comme Pops de demeurer inerte et inutile. À tel point que le prêtre a pensé à mettre fin à ses jours. Fort heureusement, un prêtre torontois lui a montré la voie : se promener en ville en roulotte et offrir de l'aide aux itinérants.

Les grands hommes de l'histoire n'aspirent pas nécessairement aux distinctions et aux nominations. Ils travaillent dans l'ombre et souvent à leur propre compte. Pops en était un. Il a emprunté quelques milliers de dollars pour acheter une roulotte et a commencé à sillonner les rues du centre-ville de Montréal.

L'aide offerte par la roulotte n'est pas seulement matérielle, elle est surtout morale et affective. Pops engageait des discussions approfondies avec les jeunes et les appelaient à une remise en question, à une réorientation de leurs vies. Beaucoup de jeunes se disent chanceux d'avoir rencontré le père Johns.



Pops par lui-même

Emmett Johns n'était pas seulement un homme d'action. Il était aussi un communicateur efficace et sans prétention, dont le message était axé sur une problématique qui lui tenait à cœur : l'itinérance chez les jeunes.

Les débuts du Bon Dieu dans la rue n'ont pas été faciles. Loin de là. Pops était anxieux. Il le disait sans ambages : « *J'étais parfois un peu effrayé de conduire la roulotte dans le centre-ville, la nuit* », mais les résultats concrets réalisés auprès des jeunes lui donnèrent une espérance et une satisfaction.

« *Mon cœur est plein d'espoir pour ces jeunes. Je sais très bien qu'il y a des limites à ce que je peux faire et que je ne peux pas les sauver tous. Cependant quand je pense à Lise, à Johnny, à Daniel, à Holly et aux autres, je me rends compte qu'après chaque nuit - même les pires nuits - un jour nouveau se lève et le matin est plein d'espoir.* »¹

Dans sa tendre jeunesse, Pops n'était pas un fervent croyant. Pourtant, la vocation lui fut insufflée par ces religieux qui « *ont réussi à allumer une flamme dans mon cœur... Je voulais de l'action dans ma vie. Je voulais devenir un prêtre, un prêtre missionnaire.* »²

Néanmoins, sa vie ecclésiastique était trop monotone à son goût. Il comparait les prêches dominicaux à la tâche d'un pompiste qui faisait le plein aux automobilistes un peu pressés. Lui aussi faisait le « plein » spirituel aux paroissiens. Il préférait une action quotidienne et continue.

Pops gardait la tête sur les épaules et à ceux qui le vénéraient, il ripostait simplement qu'« *il n'est qu'un vieux prêtre qui déambule la nuit à la recherche de ses brebis perdues* ».

Un vrai père

Le père Pops est devenu une figure familière pour les jeunes. À titre d'exemple, ils appellent le refuge de l'organisme Dans la rue :

le « bunker ». Pour eux, la roulotte, le centre de jour et le refuge sont un autre chez eux ou leur unique chez eux. Ils ne tarissent pas d'éloges au sujet d'Emmett Johns. Nadine Labonté, devenue plus tard intervenante sociale, se rappelle : « *Avec le temps, il est devenu pour moi un vrai père* ». ³ Son lien affectif avec Pops était si poussé qu'elle l'a choisi pour baptiser sa fille. Caroline Leblanc mentionne l'importance qu'il accordait à l'estime de soi et au regain de confiance chez les jeunes : « *il nous a appris à nous aimer* ». ³ Une attitude vitale pour ces jeunes en désamour avec leur corps et leur esprit. Pour d'autres jeunes, il était un vrai sauveur et ils affirment qu'ils ne seraient plus là s'ils ne l'avaient pas croisé.

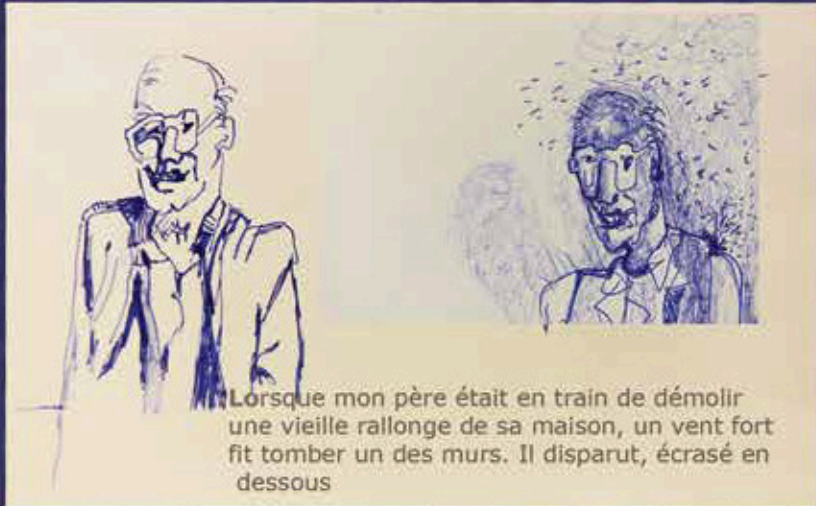
Une source d'inspiration

La contribution de Pops Johns est inspirante. Elle prouve qu'une conception dynamique de la religion peut-être très utile à la société. Elle nous interpelle aussi à une réconciliation avec celle-ci. Malgré de nombreuses erreurs, il faut aussi reconnaître les bienfaits qu'elle a apportés à la société. L'expérience de Pops montre que l'individu est capable de changer la société et d'y laisser des empreintes indélébiles.

Pops Johns a sa place dans le panthéon des grands, néanmoins sa mission est inachevée si un jeune, ne serait-ce qu'un seul, demeure sans toit dans l'une des sociétés les plus riches du monde.

¹ « Père Emmett Johns "Pops" », URL : danslarue.org/a-propos-de-nous/pere-emmett-johns-pops/, consulté le 4 décembre 2018 ² Feith, Joseph, « 'He never let you down': Father Emmett 'Pops' Johns remembered at tribute », *Montreal Gazette*, 18 janvier 2018. ³ Rousseau, Marie-Lise, « Emmett Johns «Pops»: les jeunes de la rue perdent leur «père» », *Le Devoir*, 15 janvier 2018.

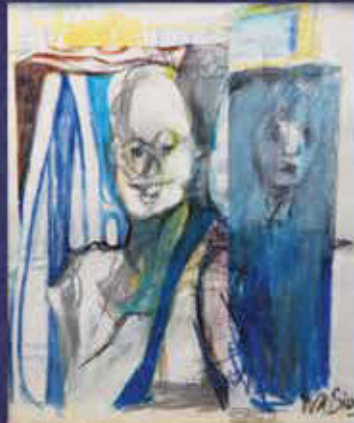
Les vieux quand ils se mettent
à vieillir, ils vieillissent tellement excessif!
Cet homme était mon père



Lorsque mon père était en train de démolir
une vieille rallonge de sa maison, un vent fort
fit tomber un des murs. Il disparut, écrasé en
dessous



ARTISTE



HO



ARTISTE

Ils vieillissent tellement qu'ils en meurent

**Cet homme était mon père
Je ne m'en souviens plus
Mon père était cet homme
Il y a tellement de temps
qu'il n'est plus**

Tout un pan de sa vie

**Lui est tombé dessus
Lorsqu'il était en train
de démolir la rallonge
de quelques souvenirs**

**De sa maison
Toute en pierres des champs
Long du poids lourd des ans
Un mur de silence sans larmes
Le recouvre encore aujourd'hui**

**Et le vent soufflera trois fois
Et le temps trois fois passera
Effaçant même jusqu'aux traits
Très très minces de son visage**

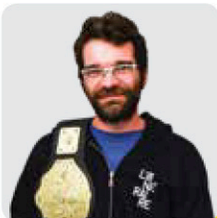
**Maintenant
Mon père est un lac
Mon père est une presque île
Mon père est un jardin
Mon père est une chanson de Moustaki**

**Maintenant mon père n'est plus
N'est plus qu'une métaphore
Maintenant mon père n'est plus
Qu'une chanson de plus**

SIU



C'EST ENCORE DROLE



PAR SIMON JACQUES
DISTRIBUTION

À quoi bon demander ?

Il y a de ces questions qu'on pose sans vraiment s'attendre à une réponse. Des questions qui sont devenues au fil du temps des formules de politesse.

Par exemple quand je demande à quelqu'un : « Ça va ? », je ne m'attends pas à ce que la personne se désorganise psychologiquement et me réponde en pleurant : « Non ça ne va pas ! »

Au téléphone : « Salut, est-ce que je te dérange ? » Il s'avère que si la personne me dérangeait, je n'aurais pas répondu ! Je n'ai jamais entendu quelqu'un dire : « Oui tu me déranges, bye ! » Personnellement j'aime bien répondre : « Non, tu ne me dérange pas, je faisais mes préarrangements en sautant en parachute. »

C'est la même chose à la caisse du supermarché quand la caissière me demande : « Le même montant ? » Comme je ne possède pas de carte de guichet et que j'effectue tous mes achats au comptant, la seule réponse qui me vient en tête est : « Peux-tu le faire moins cher ? »

« Foussavédizwitan ? »

Au moment d'acheter des cigarettes, un tenancier de dépanneur m'a déjà demandé, sérieusement : « Foussavédizwitan ? » Euh, non, je suis mineur et mon objectif est de faire fermer votre commerce !

Une de mes favorites demeure : « Est-ce que je peux te poser une question ? » De toute évidence, tu viens de le faire ! Une question pour savoir si tu peux me poser une question... Hum... laisse-moi me poser la question.

J'ai possédé une voiture durant quelques années et chaque fois qu'un agent de la paix m'interceptait, il me posait la même question : « Vous savez pourquoi je vous arrête ? » Ici la SEULE et UNIQUE réponse est : « Non. » Ne répondez jamais honnêtement ! Des phrases telles que « D'après moi t'as été paresseux ce matin et tu as un quota à respecter ! » ou encore « Bien, ça dépend depuis combien de temps vous me suivez ! » ne sont pas à conseiller.

« Jurez-vous de dire la vérité ? »

Aussi au service à l'auto, j'entends souvent : « Est-ce que je peux prendre votre commande ? » Non ! « En fait je faisais juste un tour de voiture dans le fonds de votre stationnement ! »

Le plus drôle est que j'avais emprunté la voiture d'un ami qui m'avait demandé : « Est-ce que tu sais conduire ? » Ben non, je m'en vais me tuer en essayant d'impliquer le plus de gens possible ! Ou bien : « Mais bien sûr que je sais conduire, mais à quoi servent les pédales ! »

Même chose en cour : « Jurez-vous de dire la vérité ? » Je n'ai jamais entendu quelqu'un répondre : « Non ! Je mentirai à la cour, ce qui constitue un outrage au tribunal et ainsi, vous pourrez m'inculper d'un chef d'accusation supplémentaire ! »

J'ai déjà assisté à une conférence qui avait débuté par : « Est-ce que tout le monde est là ? » Comme il est très difficile pour un absent de répondre, j'aurais plutôt opté pour la formule : « Tous ceux qui ne sont pas là, levez la main ! »

En terminant je dirais que ces questions ne sont pas inutiles, au moins elles nous font sourire.



DÉTENTE

LE RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Formation d'un sel.
- Inerte. - Esse.
- Imitas. - Prisons.
- Que j'utilisasse. - À proximité.
- Permission. - Mamelle.
- Tout-terrain. - Lac de France. - Légumineuse. - Actinium.
- Argon. - Communs.
- Théâtre. - Versus. - Mouche.
- Cor. - Sélénium. - Planchette.
- Gauches. - Stère.

VERTICALEMENT

- Concomitants.
- Qualifie une substance dont les propriétés varient selon la direction considérée.
- Brodai. - Pronom.
- Inapaisée.
- Divisions.
- Préfixe privatif. - Erbium. - Saint.
- Adjectif démonstratif. - Greffer.
- Sus.
- Ensemble des activités liées aux séjours des étrangers.
- Insectes. - Lettre grecque.
- Oiseaux. - Appuyé.
- Sortis. - Dialecte. - Orient.

Prenaient	Invoques	Enrobées de chapelure	Estimes									
Principale	Apprêtaient	Agacerais	Laize									
Tissus												
Rudesse												
Habitants d'une oasis												
Lié												
Physicien français												
Soigner												
Répétera												
Béryllium												
Nasonne												
Activées												

JEUX DE MOTS

josecardinala1@yahoo.ca
 Solutions dans le prochain numéro



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

S	T	A	P
E	P	V	I
A	C	E	O
I	M	I	T
R	A	P	E
L	O	N	G
D	I	R	A
S	E	T	A
D	E	L	L
O	S	E	S

SOLUTIONS DU 1^{er} janvier 2019

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	O	T	I	S	E	R	A	M	E	R
2	E	P	A	N	A	L	E	P	S	E	E
3	S	E	T	L	A	A	I	R	E	S	
4	U	R	E	D	I	N	A	L	E	R	I
5	R	E	E	R	C	R	A	R	S		
6	E	R	E	R	A	D	I	Q	U	A	T
7	E	S	S	A	I	E	S	L	I	A	
8	A	N	I	S	E	N	S	N	E		
9	S	T	A	E	L	T	U	B	E	N	T
10	E	M	E	A	S	S	I	S	T	E	

JEU DE CHIFFRES

EXPERT

	5	4	1	8	7	2	9	
					2	5	4	
		3	5			7		8
8			4	2	6			
	9		3		5			
				9			7	
	7							
1		5	2		8	9		
		2		5			6	

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362

www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

SOLUTIONS DU 1^{er} janvier 2019

JEU DE CHIFFRES

9	3	6	4	1	5	2	7	8
1	4	2	9	7	8	5	3	6
8	7	5	2	3	6	1	4	9
2	6	9	1	4	7	8	5	3
4	1	8	5	9	3	6	2	7
7	5	3	8	6	2	9	1	4
6	9	1	7	2	4	3	8	5
5	2	7	3	8	9	4	6	1
3	8	4	6	5	1	7	9	2

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



Il y a quelques semaines, l'équipe des **Jokes de Papa** nous rendait visite pour un tournage, auquel ont participé, entre autres, nos camelots Roger Perrault et Simon Jacques. Pour nos lecteurs qui ne connaissent pas le concept du jeu, c'est assez simple : deux équipes s'affrontent à coup de blagues. À chaque fois que quelqu'un rit, c'est l'équipe adverse qui remporte un point. Pour découvrir la vidéo, rendez-vous sur notre page Facebook ! D'ici là, voici certaines de nos meilleures blagues.



C'est quoi le magazine préféré des Martiens ?

Réponse L'E.T. néraire.

On appelle ça comment un itinérant qui a le sens du rythme ?

Réponse Un sans-abri tempo.

Comment on appelle ça un pauvre qui n'a pas de favoris ?

Réponse Un défavorisé

Comment on appelle ça un camelot couvert de neige ?

Réponse Un Yéti-nérant.

Comment s'appelle la quincaillerie de L'Itinéraire ?

Réponse Un Homeless Hardware.

Comment fait un vendeur de L'Itinéraire pour arrêter la pluie ?

Réponse Il came lot.

Que fait un camelot de L'Itinéraire qui doit acheter des cadeaux de Noël ?

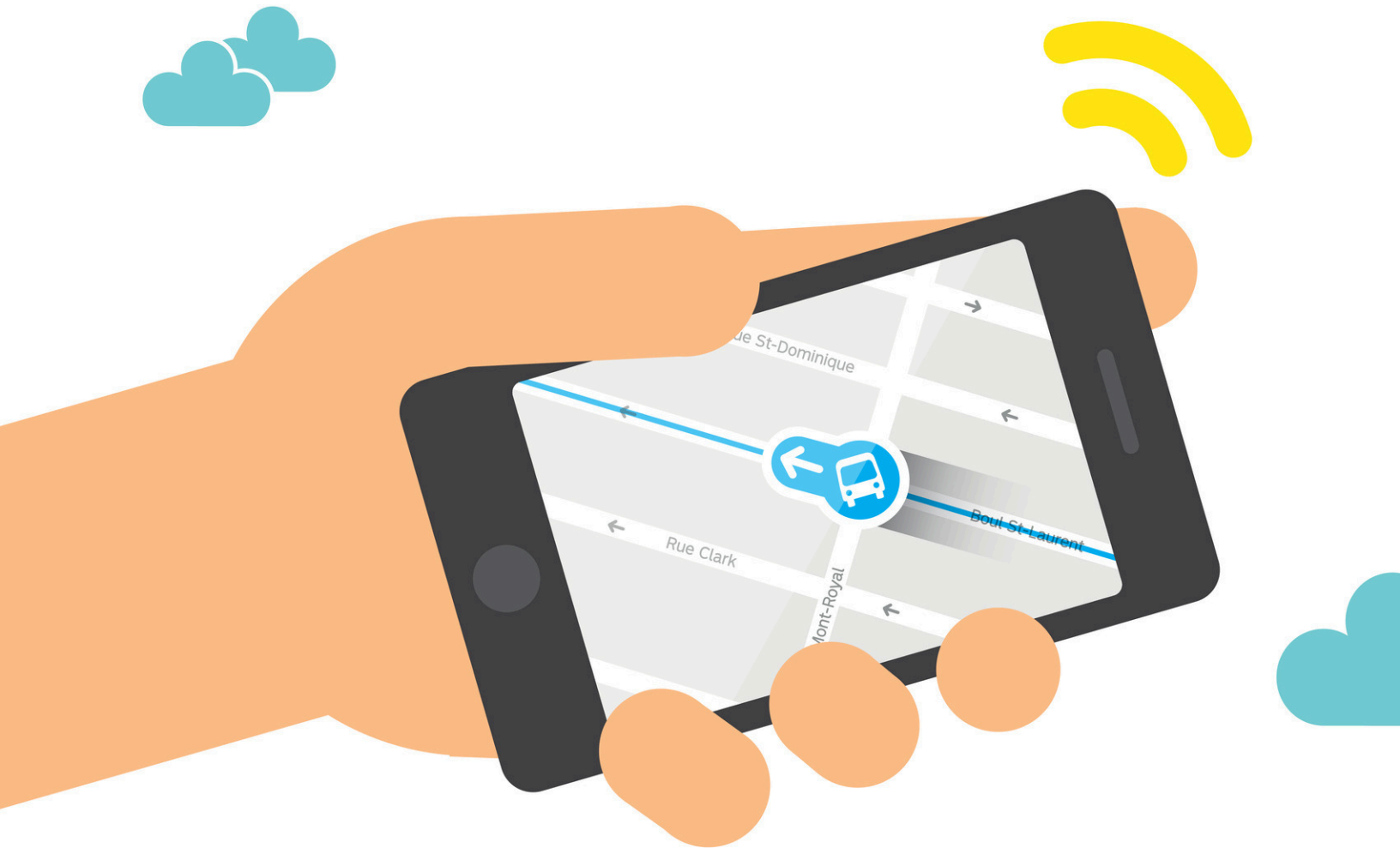
Réponse Il magazine.

Comment on appelle ça un mendiant qui quête avec deux chapeaux ?

Réponse Une franchise.

Sais-tu c'est quoi le nom de la comédie musicale des itinérants ?

Réponse L'Itinér-HAIR.



**Voyez
votre horaire
et votre bus
en temps réel**

OFFERT EN EXCLUSIVITÉ SUR



Site Web et mobile

stm.info



Applications

[Transit](#)

[Chrono](#)

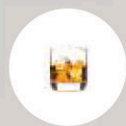


Québec  Canada 

MOUVEMENT
COLLECTIF



POUR UN MEILLEUR CONTRÔLE DU POIDS
BOIRE BIEN, C'EST MIEUX



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/benefices